

Pratiques des langues chez les jeunes

Délégation générale à la langue française et aux langues de France

issus de l'immigration
chinoise à Paris en 2001

Équipe:

Claire Saillard

Josiane Boutet

Université Paris 7 Denis Diderot

Équipe APLIS-ARP

Sommaire

1 Le contexte historique et géographique de la migration chinoise à Paris

La migration chinoise en France
La communauté wenzhou

Le rapport entre langue standard et dialecte à Wenzhou

Fonctions et statut des deux langues
Analyse linguistique du « wenzhouhua »
Contact entre les deux langues et interférences

Analyse sociolinguistique des usages langagiers des jeunes Chinois dans la migration à Paris

Les répertoires linguistiques
Les usages langagiers en situation
La dénomination des langues
La construction du futur avec les langues du répertoire

Histoire de migration

3

Annexes

Annexe 1. Conditions des enquêtes et guide d'entretien
Annexe 2. Compte-rendu des principaux entretiens réalisés en Chine
Annexe 3. Programmes d'associations parisiennes proposant des cours de français pour les jeunes Chinois
Annexe 4. Carte politique de Chine et de Wenzhou

Bibliographie

Table des matières

I. Le contexte historique et géographique de la migration chinoise à Paris

1. La migration chinoise en France

Le phénomène de l'immigration chinoise en Europe date du vingtième siècle, et ne s'est intensifié que dans le dernier quart de ce siècle. Si au début du siècle, il était assez aisé de dénombrer le nombre de résidents chinois en France, il n'en est plus de même à présent. Pierre Trolliet, dans son ouvrage « La diaspora chinoise »¹, chiffre la répartition de l'immigration chinoise en Europe comme suit : la Grande-Bretagne et la France, avec environ 400 000 émigrés chinois à elles deux, soit les deux tiers des émigrés chinois en Europe, sont au premier rang². Puis viennent les Pays-Bas (60 000), l'Allemagne (20 000), la Suède (5 000). Mais depuis 1994, date de parution de l'ouvrage de P. Trolliet, les flux de migration des Chinois se sont aussi dirigés vers l'Italie, l'Espagne, le Portugal et même certains pays de l'Europe de l'est, comme la Hongrie.

Ainsi, il faut considérer les chiffres donnés par P. Trolliet comme des approximations (lui-même considère « l'incertitude des chiffres » comme « un des caractères inhérents à tout phénomène migratoire »³). D'une part, l'auteur ne précise pas sur quel type de données il s'est basé : s'agit-il ici uniquement d'émigrés ayant des papiers, ou aussi des très nombreux clandestins ? Dans le premier cas, il peut s'agir ceux qui viennent directement de République Populaire de Chine, ou des « Chinois ethniques » détenteurs d'une autre nationalité⁴. Comment, dans ce cas, faire la part des « Chinois ethniques » et de leurs compatriotes vietnamiens, cambodgiens, thaïlandais, voire même français ? À cet égard, le rapport de Y. Tavernier (1999 : 57) compare l'estimation de 120 000 à 150 000 Chinois en France, établie selon plusieurs sources (dont le recensement, les naturalisations, les réfugiés) au chiffre officiel de 21 124 ressortissants Chinois en situation régulière. En ce qui concerne l'immigration clandestine (certaines estimations chinoises récentes feraient état de 94 % de clandestins parmi les migrants originaires du Zhejiang⁵), comment les migrants clandestins, par définition « invisibles » – sauf pour une partie d'entre eux en période de régularisation massive – ont-ils été recensés ? Les chiffres cités par Trolliet sont par ailleurs susceptibles d'avoir beaucoup évolué en six ans, et ce très certainement dans le sens de la hausse. Cette certitude nous vient de témoignages divers : associations, travailleurs sociaux, écoles, voisinage...

Trolliet retrace ensuite les étapes marquantes de l'immigration chinoise en France⁶, qui s'est déroulée de façon inégale au XX^e siècle. Notons qu'après les vagues successives en provenance de l'ex-Indochine dans les années 1975-78, puis de la Chine elle-même après son ouverture en 1978 (tout particulièrement de la région de Wenzhou ; voir plus bas), on assiste depuis deux ans à une nouvelle vague d'arrivées en provenance des provinces du Nord-Est de la Chine, où le chômage sévit fortement à la suite de la fermeture de nombre d'entreprises d'état, mais aussi de la province du Fujian, au sud-est (comme l'a illustré la tragique découverte de juin 2000 à Douvres).

1 Pierre Trolliet, 1994, p.65

2 Pour illustrer la diversité des chiffres avancés, Ng Yok-Soon (1991 : 21) cite les chiffres de 110.000 chinois en France en 1982 et de 150 000 en Grande-Bretagne en 1984. Plus récemment, le « Nouvel Observateur » (n°1884 du 14 au 20 décembre 2000) titre « Les 200 000 Chinois de la région parisienne » et promet qu'ils seront 500 000 dans quelques années. Enfin, Yves Tavernier, dans son « Rapport d'information sur les moyens des services des visas » déposé auprès de l'Assemblée nationale en septembre 1999, estime que « Au total, selon une estimation récente fondée sur les chiffres du recensement, sur ceux des naturalisations, sur le nombre de Chinois réfugiés venus du Sud-Est asiatique, on parviendrait à une communauté chinoise en France de 120.000 à 150.000 personnes » (p. 57).

3 Pierre Trolliet, op. cit., p. 33.

4 Xiao Hua (1991 : 14) estime que 80% des Chinois ethniques établis à l'étranger possèdent la nationalité de leur pays d'accueil.

5 Communication personnelle de V. Poisson.

6 Pierre Trolliet, op. cit., pp.67-69.

Au cours de notre recherche, nous avons approché une des communautés de migrants chinois de Paris qui compte le plus de membres et sont les mieux implantées. Il s'agit de la communauté wenzhou (définie par son origine géographique), présente en France depuis le début du siècle, mais qui a commencé à prendre des proportions importantes dans les années 80.

2. La communauté wenzhou

Sa dénomination, son origine géographique

Wenzhou est le nom en chinois standard d'une ville de taille moyenne (environ 600 000 habitants) et de la « région » (diqū) environnante (d'une superficie de 11 784 km²), qui comprend quelques autres villes de taille plus modeste (les plus importantes sont Rui'an et Leqing) et nombre de villages dépendant administrativement d'une de ces villes. La population de la région de Wenzhou dans son ensemble compte environ six millions et demi d'habitants, dont un sixième de citadins. La région, située à l'extrême sud de la province du Zhejiang, sur la côte Sud-Est de la Chine⁷, est géographiquement isolée de l'arrière-pays par des chaînes de montagnes successives. Elle a néanmoins une forte tradition de rayonnement national et international par le commerce et la migration, qui remonte au début du XX^e siècle. C'est à cette tradition qu'elle doit son développement économique remarquable, qui a pris son plein essor à partir de 1978, date de l'ouverture économique de la Chine. D'après V. Poisson⁸, « La micro-région qui couvre les pôles d'émigration a une superficie d'environ 80 km². Ses limites (dont le point central est Wenzhou) sont la ville de Leqing (au nord), le district de Qingtian (au nord-ouest), les districts de Wencheng et de Cangnan au sud. La région administrative de Wenzhou se divise en 3 districts urbains (Lucheng, Ouhai et Longwan), 2 municipalités et cantons (Ruian et Leqing), 6 districts (Yongjia, Dongtou, Pingyang, Cangnan, Wencheng et Qingshun). Les principaux foyers d'émigration vers l'Europe sont localisés dans les trois districts urbains (en particulier Ouhai), la plaine de Ruian (en particulier les bourgs de Xianyan et Li'ao), le district de Ouhai, celui de Qingtian (qui dépend administrativement de Lishui et non pas de Wenzhou). Les migrations du Zhejiang sont organisées autour de d'unités géographiques distinctes qui correspondent à des groupes socio-économiques précis : des petits commerçants et entrepreneurs pour les Wenzhou/Ouhai ; des cultivateurs-commerçants et artisans pour les Ruian : des cultivateurs pour les Wencheng/Qingtian. »

6

On appelle « Wenzhou » en France les migrants chinois originaires de cette région, sans distinction plus fine de leur origine (Wenzhou, Rui'an, Leqing etc., voire même Qingtian, voisin mais pourtant distinct linguistiquement et administrativement de Wenzhou). Cependant, les Wenzhou eux-mêmes font une distinction entre migrants originaires de la ville de Wenzhou, et ceux des autres villes ou villages de la région (principalement Ouhai, Rui'an et Qingtian). D'une manière générale, l'origine géographique est intimement liée au réseau social et familial des migrants, surtout lorsqu'ils sont originaires de la « campagne » (les villages), et l'importance de ce réseau social d'origine reste très prégnante après la migration. De plus, l'origine géographique est reflétée par la variété de dialecte wenzhou parlée (voir plus bas).

En ce qui concerne l'histoire personnelle des migrants, une enquête de Wan Suk-Yi (1998) auprès de 75 familles chinoises établies dans le troisième arrondissement (dont 74,4 % étaient originaires de Rui'an et Wenzhou/Ouhai, et où femmes et hommes étaient également représentés) révèle qu'avant de migrer vers l'Europe, 27,7 % des personnes interrogées étaient commerçants, 13,8 % artisans, 12,3 % ouvriers dans la confection, et 28,1 % exerçaient d'autres professions (comptables, techniciens, employés de bureau...). Parmi les personnes interrogées, 18,5 % avaient suivi un premier cycle d'école élémentaire, 27,8 % un second cycle, 38,5 % étaient allés au collège, 7,7 % au lycée et 3 % avaient fait des études supérieures. Ces chiffres ne reflètent vraisemblablement pas fidèlement les caractéristiques de la population de la région de Wenzhou dans son ensemble, qui comprend bon nombre de paysans⁹, mais peut-être plutôt celle des quelques foyers d'immigration, zones les plus urbanisées de la région. On voit par là que les migrants font partie des couches relativement nanties de la population de Wenzhou.

⁷ Voir la carte de Chine et la carte de la région de Wenzhou en annexe 4.

⁸ Thèse de doctorat en cours.

⁹ V. Poisson (1996 : 31) cite le chiffre de 2,3 millions de paysans en 1979, dont 70% se trouveront désœuvrés et forcés de se reconvertir après les réformes économiques mises en place en 1979.

Son implantation en France

Contexte historique

Retraçant les débuts de l'immigration chinoise en France, Live (1991 : 109) écrit : « L'entre-deux-guerres fut principalement marqué par l'immigration des Chinois de la province du Zhejiang, plus précisément Wenzhou et Qingtian. Commencé durant la Première Guerre Mondiale, ce courant migratoire prit de l'ampleur à la fin des années 20. Il fut ralenti par la crise économique de 1930, puis stoppé par la seconde guerre mondiale et par la victoire des communistes en Chine en 1949. Confrontés au chômage des années 30 en France, les nouveaux venus s'engagèrent dans le commerce ambulancier dont le centre était situé dans le quartier de la Gare de Lyon (Paris 12^e arrondissement). Après 1945, ils se déplacèrent dans le 3^e arrondissement pour s'orienter vers le métier de la maroquinerie qui est aujourd'hui l'une des principales activités économiques des Qingtian et des Wenzhou ». Live cite comme causes principales de cette migration des causes démographiques (boom de la natalité dans les années 20-30) et économiques (faillites, insuffisance des terres arables et pénuries alimentaires), et qualifie donc ces migrants de « migrants économiques ».

La réouverture économique, et à un certain degré, politique, de la Chine depuis 1978 a donné un nouvel essor à la migration en provenance de Wenzhou et de Qingtian dès les années 80. Basée sur la présence de compatriotes établis en France dans les années 20-30, la migration est une affaire de « réseaux » de parenté et de voisinage, dont l'ampleur va croissant avec les années.

Pour les raisons évoquées plus haut (clandestinité, changement de nationalité), il est difficile de chiffrer avec exactitude les Chinois originaires de Wenzhou et résidant actuellement en France. V. Poisson¹⁰, après maintes précautions concernant leur fiabilité, mentionne des chiffres assez variés selon les sources. Pour citer un de ses exemples, selon des sources chinoises (un dictionnaire de la langue wenzhou publié en 1995), 130 000 personnes originaires de Wenzhou résidaient en Europe en 1995, dont 60 000 en France.

Les témoignages montrent aussi, en l'absence de chiffres disponibles, que la majorité des migrants est originaire de quelques villages de la région, et plus rarement des villes (villes de Wenzhou, Rui'an, Leqing...), où les conditions économiques sont meilleures. Dans ces villages, la migration touche des familles entières (60 % de la population du grand village de Li'Ao résiderait à l'étranger), parfois sur plusieurs générations d'adultes.

Implantation géographique

Comme le montrait l'article de Live cité ci-dessus, la première implantation des Chinois originaires de Qingtian et Wenzhou alla rejoindre celle des quelques quelque trois ou quatre mille autres migrants chinois, rescapés de la Première Guerre, dans le quartier de la Gare de Lyon. Mais dès la fin de la Seconde Guerre, le troisième arrondissement, plus précisément le quartier des Arts-et-Métiers, devient un nouveau quartier d'implantation pour les migrants chinois du Zhejiang, anciens et nouveaux. Aujourd'hui encore, un périmètre bien défini de ce quartier (principalement les rues au Maire, des Gravilliers, Chapon, des Vertus, Volta, du Temple) reste habité par des migrants chinois; de nombreux commerçants (alimentation, restauration, commerces de proximité) et artisans (maroquiniers mais plus encore, grossistes en prêt-à-porter) originaires du Zhejiang y exercent leur métier.

Depuis les années 90, l'espace manquant dans le quartier des Arts-et-Métiers, les migrants du Zhejiang s'installent dans le quartier de Belleville, y imposant en quelques années un marquage visuel évident à travers les enseignes de commerces. Ils avaient été précédés d'autres migrants chinois, venant du 13^e arrondissement où les loyers devenaient trop élevés.

¹⁰ Véronique Poisson, 1996, pp. 18-19.

Enfin, cette poussée a fini par déborder à la fin du siècle sur les quartiers nord-est de Paris (Voltaire, Chemin Vert dans le 11^e, Porte d'Aubervilliers dans les 18^e et 19^e) puis la banlieue : ce sont à présent des communes de Seine Saint-Denis qui voient s'implanter les migrants originaires de Wenzhou¹¹.

Il faut noter que le quartier du troisième, qui possède les logements les plus exigus et en mauvais état, accueille à présent une majorité de migrants primo-arrivants, qui ne sont pas en mesure d'exiger de meilleures conditions de vie. Au fur et à mesure qu'ils atteignent une relative prospérité, ces migrants se déplacent vers le nord-est de Paris, et en dernier lieu, la banlieue nord-est, où ils peuvent devenir propriétaires de leur logement.

¹¹ Ainsi, en décembre 2000, le « Nouvel Observateur » remarque dans son dossier intitulé « Les 200 000 Chinois de la région parisienne » que « 70% des nouveaux arrivés s'installent dans l'Est parisien » (Le Nouvel Observateur, n° 1884 du 14 au 20 décembre 2000, p. II).

II. Le rapport entre langue standard et dialecte à Wenzhou

La description des comportements langagiers des jeunes migrants, qui sera détaillée dans la partie suivante, pose dès l'abord une question épineuse mais importante : qu'est-ce donc que les jeunes appellent « le chinois » lorsqu'ils nous parlent de leur répertoire linguistique ? Et à quoi réfèrent-ils lorsqu'ils emploient l'expression « ma langue », ou encore « le patois de ma ville » ?

C'est cette question qui nous a poussés à effectuer en juillet 2000 une enquête à Wenzhou et dans ses environs¹². Au cours de celle-ci, outre l'observation des pratiques langagières quotidiennes de la population, nous avons réalisé des entretiens visant à saisir les statuts et fonctions respectifs des dialectes wenzhou et du chinois standard (putonghua) dans la région¹³. Il est très vite apparu que le rapport de force entre ces deux langues se jouait à présent dans le système éducatif primaire, secondaire et même supérieur, et que, suivant la politique nationale et les exigences économiques, les pratiques langagières étaient en train de changer. Ainsi, les personnes interrogées en Chine comprennent en grande partie des acteurs de la relation d'enseignement/apprentissage de la « langue et littérature (yuwen) », mais aussi des personnes ayant une approche différente de la question (linguiste dialectologue, journaliste, cadre politique...).

Une autre dimension de cette situation de contact touche la forme même de ces deux langues : si les dialectes wenzhou ne se ressentent de ce contact qu'au niveau lexical de par les emprunts au chinois standard, ce dernier subit des modifications dans tous les domaines, et notamment ceux de la phonétique/phonologie et de la syntaxe. C'est pourquoi une partie de la discussion qui suit porte sur une analyse contrastive des deux langues et sur les phénomènes d'interférence.

Mais avant d'aborder plus en détail les fonctions et statuts de ces langues à Wenzhou, il est nécessaire de comprendre la place de la langue standard en Chine, par rapport aux « dialectes » ou autres langues, chinoises ou d'autres familles linguistiques.

1. Fonctions et statut des deux langues

Les langues en Chine

La situation linguistique de la Chine est à la fois diverse de par le nombre de langues qui y sont parlées, et unifiée de par sa politique linguistique inaugurée dès les années 1920, et une relative unicité de l'écriture chinoise.

La grande majorité de la population chinoise (près de 90 %) appartient au groupe ethnique Han ou y a été assimilée au cours des siècles, et occupe la partie septentrionale et orientale de la Chine. Les quelque 10 % restants de la population sont regroupés sous l'étiquette de « minorités nationales », et sont habitants des « confins » ouest de la Chine (du Nord au Sud, ces territoires comprennent la Mongolie, le Xinjiang, le Qinghai, le Tibet, le Yunnan et le Guangxi).

Si les Han parlent des langues chinoises, les locuteurs des « minorités » parlent quant à eux des langues de diverses familles linguistiques (tibéto-birmane, austro-asiatique, indo-européenne, etc.).

¹² Ont aussi été interviewées des personnes originaires de Wenzhou mais résidant et travaillant à Pékin (un journaliste) ou à Shanghai (un linguiste dialectologue).

¹³ Le compte-rendu des entretiens les plus significatifs figure [en annexe](#) de ce rapport.

Parmi les langues chinoises, la famille des dialectes dits « mandarins » rassemble la majorité de la population chinoise (70 % des locuteurs han), sur le territoire le plus étendu (tout le Nord et la majorité du Sud-Ouest de la Chine, excepté les endroits où des langues non-chinoises sont parlées). Bien que divers et pas toujours mutuellement intelligibles, ces dialectes sont relativement homogènes, comparés à ceux des familles dialectales du Sud de la Chine¹⁴. C'est de cette famille linguistique qu'a été forgé, dès la fin des années 10, le chinois standard, d'abord appelé guoyu (langue nationale), puis putonghua, ou « parler commun ». Ce choix, très discuté dans les premières décennies du vingtième siècle, a été motivé par des raisons politiques (emplacement de la capitale, Pékin, au Nord de la Chine), par la tradition déjà ancienne d'un parler propre aux fonctionnaires, le « mandarin », basé sur des dialectes du Nord, et aussi par un souci de proximité de la norme imposée comme véhiculaire avec les vernaculaires du plus grand nombre.

Les populations Han du Sud de la Chine (environ 30 % de la population) parlent quant à elles des langues chinoises appartenant à six autres familles dialectales : les langues wu, gan, xiang, hakka, yue et min (elles-mêmes divisées en deux sous-groupes : minbei (min du Nord) et minnan (min du Sud)). Ces familles dialectales comprennent chacune un nombre très important de dialectes, dont une grande partie est inintelligible les uns pour les autres. Ainsi, le Sud de la Chine est linguistiquement très morcelé, et il est chose commune pour les habitants de deux localités voisines de ne pas se comprendre mutuellement.

Cependant, une des particularités de l'écriture du chinois en fait un moyen de communication unique : l'écriture chinoise n'encode pas des sons¹⁵, mais des concepts. Ainsi, nul n'est besoin de connaître la prononciation standard d'un sinogramme pour en comprendre le sens si l'on a reçu une instruction suffisante. Cependant, les différences d'ordre syntaxique, et surtout lexicologique, entre les différents dialectes chinois, font que la lecture ou l'écriture d'un texte en chinois standard ne peuvent être menées à bien que si l'on a une connaissance suffisante de la syntaxe et du lexique standards. L'écriture chinoise moderne est donc un moyen de communication appréciable entre locuteurs de langues chinoises différentes, mais non une lingua franca « naturelle », contrairement à ce qui est parfois affirmé.

Statut officiel du chinois standard en Chine

10

À Wenzhou comme dans la plupart des régions de Chine (excepté les quelques régions « autonomes » habitées en majorité par des ressortissants de quelque 50 groupes ethniques non-han), le chinois standard, appelé putonghua (« parler commun ») est la seule langue officielle depuis 1949. La promotion, dès les années 20, d'un style plus proche du parler vernaculaire que ne l'était le « chinois classique », et d'une prononciation standard de celle-ci, visait à donner au pays une langue véhiculaire unique, surpassant tous les dialectes et standards régionaux. De plus, les années cinquante ont vu se succéder plusieurs vagues de simplification de l'écriture, dont le but était de rendre celle-ci plus accessible à tous. Ainsi, depuis cette époque, les langues chinoises régionales ont pratiquement cessé d'être écrites, et dans les régions où la langue orale était très différente du standard, c'est avant tout la nouvelle norme écrite qui a servi de véhiculaire. On ne peut cependant pas affirmer que le standard ait totalement remplacé les langues locales. Si la diffusion du chinois standard a été chose relativement aisée pour les locuteurs des dialectes mandarins, de par les ressemblances entre le standard et les vernaculaires, il en est allé autrement des locuteurs des dialectes du Sud. On constate également de meilleures performances dans les compétences linguistiques passives (compréhension de la langue) que dans les compétences actives (aptitude à s'exprimer en chinois standard). En voici pour illustration des chiffres cités par Chen (1999: 28) :

Percentage of population with comprehension and speaking proficiency in putonghua

¹⁴ Voir Norman, 1988: 181-8

¹⁵ même si la référence aux sons est largement présente dans l'écriture chinoise, au moyen des « idéophonogrammes » qui encodent à la fois le sens d'un sinogramme et une référence à sa prononciation.

	Early 1950s	1984
Comprehension		
Mandarin areas	54	91
Other dialect areas	11	77
Whole country	41	90
Speaking		
Mandarin areas	*	54
Other dialect areas	*	40
Whole country	*	50

* no statistics available
(selon R. Wu et B. Yin 1984 : 37)

Chen (1999 : 28-30) cite plusieurs facteurs qui ont pu favoriser ou au contraire entraver la progression de la langue standard, notamment le plus ou moins grand prestige des standards dialectaux, l'homogénéité linguistique des dialectes locaux, l'économie locale, et le degré d'instruction des personnes.

En effet, dans la plupart des régions du Centre et du Sud de la Chine, Wenzhou compris, les langues régionales sont toujours parlées comme vernaculaires et transmises comme langues premières, le putonghua n'étant acquis que lors de la scolarisation. Notons par ailleurs que la scolarisation des enfants des campagnes a été très inégale, voire inexistante dans les régions les plus reculées, pendant des décennies. Ainsi, nombre de Chinois adultes n'ayant pas bénéficié d'une scolarité suffisante, ne sont ni lettrés, ni locuteurs du chinois standard. Cependant, de gros progrès ont été faits depuis les années 1980 pour étendre la scolarisation à un plus grand nombre d'enfants, et pendant une période plus longue¹⁶. Ainsi, d'une manière générale, la situation linguistique de la Chine s'apparente de plus en plus à une situation diglossique, la variété haute étant le chinois standard et la variété basse l'une des multiples langues régionales¹⁷. Or on constate apparemment depuis quelques années un début de redéfinition des fonctions et des usages du chinois standard à Wenzhou, et par voie de conséquence, des dialectes de la région de Wenzhou (appelés communément wenzhouhua « parler(s) de Wenzhou »). Les entretiens réalisés en juillet 2000 révèlent plusieurs facteurs responsables de cette double mutation :

Les facteurs de l'extension des usages du putonghua

La mobilité des populations : depuis 1978, date à laquelle Deng Xiaoping a lancé une politique d'ouverture économique de la Chine, les Chinois ont été plus libres de circuler d'une province à l'autre pour les besoins du commerce. Région géographiquement enclavée (donc peu touchée par les événements politiques et leurs conséquences économiques) et naturellement riche, Wenzhou a été très vite à même de profiter de la nouvelle politique en développant son économie. Les « hommes d'affaires » de Wenzhou, dont très peu étaient locuteurs du chinois standard, ont rapidement noué des liens commerciaux avec les régions moins développées à l'intérieur du pays. Cette mobilité les a poussés à acquérir le putonghua, afin d'être à même de communiquer avec leurs nouveaux partenaires économiques [voir les comptes rendus des entretiens n° 1, 2 et 3 en annexe].

¹⁶ Officiellement, la scolarité est obligatoire pour tous pendant neuf années. Mais, comme le constate l'Observatoire de la scolarisation en Chine, basé à Hong Kong, la pauvreté de bien des familles chinoises des campagnes ne leur permet pas de scolariser tous leurs enfants pendant la durée obligatoire, et aujourd'hui encore, bien des petites filles sont privées de scolarisation.

¹⁷ Lorsqu'il existe aussi des standards régionaux (cantonais, shanghaien...), il s'agira de diglossies enchâssées, ou de ce que B. K. T'sou nomme des triglossies. Voir T'sou, Ben K., 1983 et 1984.

Parallèlement, depuis la fin des années 80, le développement économique de Wenzhou attire une grande quantité de main d'œuvre originaire des provinces voisines moins favorisées (notamment le Jiangxi, l'Anhui, le Sichuan). Pour communiquer avec leurs employeurs, ces ouvriers adoptent le putonghua, même s'ils ne le maîtrisent qu'imparfaitement [voir entretiens n° 3 et 5]. Notre observation des pratiques langagières à Wenzhou a montré que les personnes parlant putonghua dans les lieux publics étaient immédiatement cataloguées par les Wenzhou comme de la main-d'œuvre étrangère à la région [voir aussi entretien n° 8]. Ainsi, les motivations pour apprendre le putonghua sont avant tout économiques, et liées à l'essor de la région au cours des quelque 20 dernières années.

- la politique gouvernementale : à ces facteurs économiques s'ajoute un durcissement de la politique nationale visant à renforcer l'usage du putonghua, et passant en premier lieu par les politiques éducatives. En 1994 paraît un document émanant conjointement de la Commission nationale de la langue et de l'écriture, de la Commission de l'éducation et du Ministère de la radio et de la télévision [voir entretien n° 10]. Ce document stipule et régle la mise en place d'une procédure d'évaluation nationale du niveau de putonghua des enseignants du premier et du second degré, ainsi que des présentateurs de radio et de télévision. Cet examen doit aussi s'appliquer aux étudiants en dernière année d'études dans les universités, instituts et écoles de formation des enseignants, quelle que soit la matière qu'ils sont destinés à enseigner.

Cette directive n'a pas été ratifiée immédiatement par toutes les provinces de Chine. En effet, du fait des variations dialectales, celles-ci sont très inégales devant la pratique et le niveau de compétences en putonghua de leur population, enseignants compris. La province du Zhejiang quant à elle n'a décidé de mettre en place cet examen qu'en 1997. À l'Institut Normal de Wenzhou, l'examen pour tous les étudiants sortants a été mis en place en 1998, mais une procédure équivalente était déjà en place depuis plusieurs années pour les futurs enseignants de lettres et langue chinoises. L'Institut a donc mis en place des cours de putonghua pour tous les étudiants, dont l'emphase porte sur l'acquisition d'une prononciation correcte du standard [voir entretien n° 8]. Il est prévu d'étendre très prochainement l'examen national à tous les diplômés d'établissements supérieurs, et non seulement aux futurs enseignants [voir entretien n° 10]. Cette politique a pour but de renforcer l'enseignement du putonghua tout d'abord à travers son vecteur le plus efficace (l'école) ; elle tient aussi compte d'un constat d'échec relatif de cet enseignement au premier et second degré, puisqu'elle introduit l'enseignement de la langue standard à l'université, où celle-ci était autrefois supposée acquise.

12

Les mutations linguistiques : idéologie ou faits ?

Les entretiens réalisés à Wenzhou en juillet montrent bien qu'il y a une réelle progression dans le degré d'usage du putonghua à Wenzhou, et dans le niveau de compétence des locuteurs. Tous les locuteurs interrogés âgés de plus de cinquante ans soulignent que dans leur jeunesse, le putonghua était peu utilisé, même à l'école [voir entretiens n° 1, 3 et 8]. En revanche, ils remarquent une recrudescence des usages du putonghua dernièrement à Wenzhou. Si certains locuteurs, en particulier l'ancienne institutrice M^{me} Ding, disent que le putonghua a toujours été de mise à l'école [entretien n° 2], ou que son usage s'étend actuellement aux interactions d'enseignant à élève [entretien n° 2] ou même entre les élèves en dehors des cours [entretien n° 5], ils sont contredits par des personnes pour lesquels un tel discours décrit une situation visiblement idéalisée : Le Professeur Ma [entretien n° 8] concède que, si l'enseignement se fait actuellement tout en putonghua, les deux langues sont utilisées en dehors des cours par les enseignants et par les élèves, ces derniers préférant l'usage du wenzhouhua ; la propre fille de M^{me} Ding dans l'entretien n° 2, précise que jusque dans les années 80, les enseignants faisaient cours non pas en putonghua, comme ils auraient dû le faire, mais en wenzhouhua ; le professeur de lycée M. Huang [entretien n° 5] évoque lui-même le fait que des enseignants âgés ont continué à enseigner en wenzhouhua jusqu'à la fin des années 80, et le fait que, même de nos jours, le niveau de compétence des enseignants en putonghua est loin d'être optimal ; le Professeur Luo [entretien n° 10] reconnaît que dans bien des écoles, c'est encore le wenzhouhua qui est utilisé en cours, sauf en cours de chinois lorsqu'il s'agit de lire un texte en langue écrite standard ; enfin, le Professeur Pan [entretien n° 3] remarque que seuls les cours de langue et littérature chinoise sont réellement assurés en putonghua, bien que cette dernière langue commence à gagner les autres enseignements, principalement parce que la compétence lexicale en wenzhouhua des enseignants décline.

La question de l'influence de l'apprentissage du putonghua sur les compétences en wenzhouhua trouve elle aussi deux types de réponses selon les orientations des personnes interrogées. Les défenseurs du putonghua (comme l'ancienne institutrice M^{me} Ding, entretien n° 2) nient que l'apprentissage de cette langue ait une quelconque influence néfaste sur le wenzhouhua, langue de la maison toujours transmise dans cet environnement. Mais des observateurs plus neutres (comme le Professeur Pan, entretien n° 3, ou l'enseignant de lycée, M. Huang, entretien n° 5) remarquent au contraire une perte de compétences en wenzhouhua chez les jeunes, qui ne maîtrisent plus que la langue courante. En effet, sous l'effet de l'enseignement en putonghua, ces jeunes n'acquièrent plus le vocabulaire lié aux sciences et techniques, à la littérature, à la politique, en langue régionale, mais seulement en langue standard. Ils auront tendance à avoir recours aux emprunts au putonghua lorsqu'ils parleront de tels sujets en wenzhouhua. M. Huang remarque même que certains jeunes ne parlent d'ores et déjà plus le wenzhouhua.

En ce qui concerne l'efficacité de l'enseignement du putonghua à l'école, plusieurs entretiens montrent que les enfants ne sont pas capables de s'exprimer en putonghua lors des premières années de scolarisation. M^{me} Lin [entretien n° 6] témoigne du fait qu'elle n'a été forcée d'apprendre à s'exprimer en putonghua que lorsqu'elle est passée à l'âge de 16 ans d'un collège de campagne à un lycée technique de la ville de Wenzhou, où son « patois » n'avait plus cours. Le Professeur Luo [entretien n° 10] considère comme un progrès important le fait que les enfants sont à présent capables de s'exprimer en putonghua à l'oral après quatre ou cinq ans de scolarisation.

Enfin, le dernier fait qui ressort de ces entretiens est la différence entre la ville et la campagne face à l'enseignement et à l'usage du putonghua. En ce qui concerne l'enseignement, le Pr. Luo [entretien n° 10] fait remarquer que l'enseignement du chinois dans les écoles primaires de campagne met l'accent sur des compétences de base (apprentissage de la transcription pinyin et prononciation), compétences qui ne pèseront plus très lourd en secondaire, où l'enseignement du chinois est avant tout un enseignement littéraire. Il semble que les enfants de la campagne sont d'une part moins compétents en prononciation du putonghua, et d'autre part moins bien préparés au passage de l'enseignement de la langue à l'enseignement de la littérature que ne le sont les écoliers de la ville. Ces derniers bénéficient en effet d'un environnement linguistique qui laisse plus de place au putonghua : sensibilisation dès l'école maternelle, multiplicité des médias ou interactions en putonghua... [voir entretien n° 8] En revanche, l'environnement linguistique des enfants des campagnes est souvent décrit comme « pauvre » (c'est-à-dire dominé par les langues locales), même si les enseignants sont mieux formés depuis quelques années. Il ressort de certains entretiens [par exemple celui avec M^{me} Lin, n° 6] que les enseignants des campagnes ont plus tendance à s'exprimer en langue locale que ceux de la ville. En ce qui concerne les usages du putonghua en regard des langues locales, le récit de M^{me} Lin est assez révélateur : celle-ci n'a pas envie de travailler dans son village d'origine, car, même dans les agences bancaires ou les administrations, les employés se parlent en langue locale ; son ambition est de travailler en putonghua, ce qui lui fait préférer la ville. Elle dit aussi préférer parler putonghua à une camarade de classe originaire du même village qu'elle.

Avec ce dernier témoignage (et certains autres recueillis à Paris), il semble qu'on ait potentiellement dans la génération des jeunes un changement d'attitude par rapport aux générations précédentes. En effet, l'entretien n° 8 montrait par exemple que, pour la génération des 50 ans, le wenzhouhua avait une valeur grégaire, qui rendait impossible ou pour le moins, incongru, l'usage du putonghua entre intimes. À l'inverse, certains jeunes accordent à présent au putonghua un prestige qui le rend socialement préférable à la langue de leur communauté d'origine.

2. Analyse linguistique du « wenzhouhua »

Localisation et description du dialecte de Wenzhou

Le « dialecte de Wenzhou » (Wenzhou fangyan) est apparenté à la grande famille dialectale Wu, dont l'épicentre est Shanghai, et constitue plus précisément sa branche sud ou branche « Oujiang » (qui s'étend le long du fleuve Ou, au bord duquel est située la ville de Wenzhou). Il est mieux décrit comme une famille de dialectes composée d'un continuum de variétés rayonnant autour d'un pôle primaire – le parler de Wenzhou (wenzhouhua) proprement dit, parlé dans la ville de Wenzhou et ses environs immédiats – et de pôles secondaires : Rui'an, Yongjia etc. Selon un schéma typique des pôles dialectaux et de leur périphérie, la variété parlée dans la ville de Wenzhou est comprise de

tous les locuteurs de la famille dialectale et jouit d'un certain prestige. Similairement, la variété de la ville de Rui'an, bien que moins prestigieuse que celle de la ville de Wenzhou, joue le rôle de standard pour le territoire environnant. À l'inverse, les variétés « locales » ne sont pas comprises parfaitement des locuteurs des pôles, et l'incompréhension s'accroît avec la distance géographique et linguistique. Mais la non-intercompréhension est toute relative, et souvent affaire de jugements de valeur. Selon les termes des locuteurs d'une variété donnée, les locuteurs d'une autre variété « ont un accent ». De fait, les variations telles que décrites d'un point de vue formel par les dialectologues semblent assez minimes. Pour citer les auteurs du « Dictionnaire du dialecte de Wenzhou »¹⁸ :

« Le « dialecte wenzhou » dans son acception la plus étroite¹⁹ est un dialecte prestigieux dans la région du fleuve Ou, où l'on peut l'utiliser sans obstacle. Le « dialecte wenzhou » dans son acception la plus large est équivalent à la branche Oujiang des dialectes Wu. La branche Oujiang est localisée au sud-est de la province du Zhejiang, et comprend l'agglomération urbaine de Wenzhou, les territoires de la commune de Rui'an et du district de Yongjia dans leur entier, la partie au sud de Qingjiang dans la commune de Leqing (ou Yueqing), la majorité du territoire des districts de Pingyang, Wencheng et Dongtou, une petite partie des territoires des districts de Cangnan, Taishun et Yuanyuhuan, ainsi que Wenxi et Wanshan dans le district de Qingtian, de la région de Lishui. Les locuteurs de ce dialecte sont plus de 5 millions. Il existe quelques variations internes à ce dialecte, variations que nous décrivons brièvement ci-dessous. »²⁰

Suit une description succincte des variations classées en deux catégories : les variations territoriales, et les variations liées à l'âge des locuteurs. Parmi les variations territoriales figurent sept traits phonétiques et phonologiques dont six affectent la réalisation des voyelles et des glides et un celle des consonnes occlusives initiales. Les territoires cités comme s'opposant à la ville de Wenzhou sur une partie de ces traits sont respectivement Yongqiang, Jiangbei, Yongjia, Rui'an, et Fengxi. Parmi les variations liées à l'âge (et donc les changements linguistiques apparemment en cours), les auteurs dénombrent six différences entre les « anciens » et les « modernes ». Les « anciens » désignent une partie des personnes âgées de plus de 70 ou 80 ans qui ont un « accent » particulier, et emploient un vocabulaire plus riche en termes liés à l'agriculture ou à la faune et à la flore. Les variations phonétiques et phonologiques entre les deux groupes se résument principalement à des alternances consonantiques à l'initiale dans certains environnements, et des alternances dans les glides et les voyelles.

14

L'auteur des « Documents sonores du parler de wenzhou » confirme que « les variations phonétiques du Wenzhou dans les différents districts affectent principalement les rimes, celles affectant les tons et les initiales étant minimes »²¹ ; ou encore que « les variations internes en termes de lexique et de syntaxe sont peu importantes, les tons et les initiales sont pratiquement les mêmes, aussi la communication est possible entre les divers districts. Les différences résident principalement au niveau des rimes »²². Cet auteur considère que les trois variétés les plus représentatives sont celles de Wenzhou (ville), Leqing et Rui'an, et cite onze rimes qui les différencient. En outre, il affirme que le parler de la ville de Wenzhou comporte trois variétés et non deux : la nouvelle, la « moyenne » et l'ancienne (diachroniques, et dépendant donc de l'âge des locuteurs), qui s'opposent sur six types de traits phonémiques. C'est la variété moyenne qui est choisie comme base de description dans les « Documents sonores du parler de Wenzhou ».

Description linguistique comparative du dialecte de Wenzhou

Les auteurs du « Dictionnaire du dialecte de Wenzhou »²³, et celui des « Documents sonores du parler de Wenzhou »²⁴ de façon plus approfondie, se livrent à une description linguistique de ce dialecte. Nous en retiendrons les caractéristiques principales, en relevant celles qui le distinguent du chinois standard (putonghua).

¹⁸ You, Rujie et Yang Qianming, 1998, p. 4. Notre traduction.

¹⁹ C'est à dire le parler de la ville de Wenzhou, comme le précisent les auteurs dans une autre partie du texte.

²⁰ Voir la carte en [annexe 4](#).

²¹ Pan Wuyun, 1998, p. 40.

²² Ibid, pp. 55-56.

²³ You Rujie et Yang Qianming, 1998, pp. 19-20

²⁴ Pan Wuyun, 1998, pp. 40-83.

Caractéristiques phonologiques

- > le parler de Wenzhou possède 35 phonèmes consonantiques utilisables à l'initiale (seulement 24 en chinois standard, dont seuls 16 sont communs aux deux langues), dont un seul utilisable à la coda (la nasale vélaire). En comparaison, le chinois standard possède deux nasales utilisées à la coda (la dentale et la vélaire) ainsi qu'une rétroflexe, qui n'existe pas du tout en wenzhouhua.
- > le parler de Wenzhou possède 10 phonèmes vocaliques pouvant former un nucleus (seulement 5 en chinois standard), et trois glides (/i, u, y/ comme en chinois standard).
- > Le parler de Wenzhou possède 6 tons selon Pan²⁵ (bien qu'il soit nécessaire d'en distinguer 8 en structure profonde pour appliquer les règles du sandhi tonal) et 8 selon You et Yang²⁶, et Norman²⁷. C'est-à-dire que le wenzhouhua, comme la plupart des dialectes wu, aurait conservé les huit tons du chinois archaïque. En comparaison, le chinois standard en a conservé 4 seulement, dont un est historiquement l'amalgame de plusieurs autres. Il n'y a donc pas de correspondance systématique entre tons du wenzhouhua et tons du chinois standard. Les tons du wenzhouhua sont soumis à une règle de sandhi très complexe dès lors que les morphèmes ne sont pas prononcés en isolation. De ce point de vue encore, le sandhi tonal du chinois standard est bien plus simple.
- > En résumé, on voit que d'un point de vue phonologique, le wenzhouhua est bien plus complexe que le chinois standard, et possède assez peu de phonèmes segmentaux ou suprasegmentaux en commun avec lui.

Caractéristiques lexicales et morpho-syntaxiques

Le lexique du wenzhouhua est très caractéristique des dialectes du sud de la Chine, et en cela très différent du chinois standard, basé sur les dialectes mandarins.

Une partie du lexique du wenzhouhua, que les grammairiens chinois appellent les « morphèmes vides » (morphèmes fonctionnels ou grammaticaux) mérite d'être comparée à ses équivalents en chinois standard, car elle traduit parfois une organisation syntaxique différente de ce dernier.

- > Les marqueurs de négation : il en existe trois principaux en wenzhouhua utilisés respectivement pour exprimer la négation générale, la négation existentielle, et l'aspect inaccompli²⁸. En revanche, le chinois standard ne distingue pas entre les deux derniers types de négation, exprimés au moyen d'un seul morphème.
- > Un suffixe de quantification des adjectifs/verbes statifs (signifiant « tant » ou « aussi »), là où le chinois standard utilise une expression quantifiante indépendante précédant l'adjectif ou verbe statif.
- > L'utilisation en tant que marqueur unique des formes passive, causative, et plus généralement « marqueur de l'agent », d'un dérivé du verbe « donner », là où le chinois standard utilise des marqueurs différents, et distincts du verbe « donner ». Le wenzhouhua et le putonghua se rejoignent cependant dans leur utilisation de ce morphème comme marqueur du complément d'objet indirect du verbe.

Dans le domaine morphologique, outre les divers préfixes et suffixes ou les morphèmes marqueurs d'aspect plus ou moins comparables à ceux du chinois standard dans leur distribution et leur signification, on peut citer les règles de reduplication des verbes et des adjectifs, qui diffèrent quelque peu par leurs formes et par leurs sens/usages des reduplications du chinois standard. En outre, dans les mots polymorphémiques comprenant un déterminant et un déterminé, c'est le déterminé qui vient en premier, suivi du déterminant. Cette structure est à l'inverse de celle du chinois standard (ordre déterminant-déterminé fixe à tous les niveaux linguistiques).

Caractéristiques syntaxiques

D'une manière générale, la syntaxe du parler de Wenzhou est assez semblable à celle du chinois standard. Le wenzhouhua possède cependant un certain nombre de caractéristiques communes aux langues chinoises du Sud, parmi lesquelles on peut citer l'usage du morphème correspondant au verbe « avoir » comme marqueur de l'existence d'une

²⁵ Pan Wuyun, 1998, pp. 47-48.

²⁶ You Rujie et Yang Qianming, 1998, p. 7.

²⁷ Jerry Norman, 1988, p. 202.

²⁸ Jerry Norman, 1988, p. 204.

action ou d'un état, et donc en position préverbale, là où le chinois standard fait usage d'une particule post-verbale dans les phrases affirmatives.

D'autres caractéristiques sont plus propres au wenzhouhua, comme la construction d'antéposition de l'objet, la place des compléments du verbe, en particulier dans les constructions ditransitives, la place des adverbes, ou encore la construction interrogative alternative.

Les constructions ditransitives du wenzhouhua ne sont pas exactement semblables à leurs équivalentes en putonghua. Alors que Tang²⁹ recense six catégories de verbes ditransitifs en chinois standard, en fonction des caractéristiques syntaxiques des constructions dans lesquelles on peut les utiliser (ordre des compléments, usage facultatif ou obligatoire d'un marqueur du complément indirect³⁰), Pan³¹ identifie quant à lui deux catégories de verbes ditransitifs en wenzhouhua, selon leur participation aux quatre structures de base décrites ci-dessous. Il n'y a aucune correspondance entre les catégories de verbes identifiées en wenzhouhua et celles du chinois standard (ce qui signifie que ces verbes n'ont pas la même distribution syntaxique dans les deux langues, malgré leur origine commune).

1. verbe + COD + « donner » + COI
2. verbe + « donner » + COI + COD
3. verbe + COD + COI pronominal
4. verbe + COI + COD

Remarquons tout d'abord que seule la structure n° 3 est proscrite en chinois standard, les trois autres étant utilisables en combinaisons diverses pour les six catégories de verbes ditransitifs. En wenzhouhua, les verbes ditransitifs appartenant à la première catégorie sont utilisables dans les quatre constructions décrites ci-dessus³², tandis que ceux de la deuxième catégorie (moins nombreux) ne sont utilisables que dans les deux premières constructions.

16

Nombre de constructions, et en particulier la présence de marques d'aspect suivant le verbe, requièrent l'antéposition du complément d'objet avant le verbe avec ou sans marqueur spécifique (bien plus fréquemment qu'en chinois standard).

En wenzhouhua, les adverbes du syntagme verbal apparaissent en fin de syntagme, c'est-à-dire après le verbe s'il est intransitif, ou après ses compléments s'il en a. En revanche, en chinois standard, ces mêmes adverbes ne peuvent être placés qu'en tête du syntagme verbal.

À l'inverse, les classifieurs verbaux du wenzhouhua sont placés devant le verbe, alors qu'ils le suivent en putonghua.

Enfin, les phrases interrogatives totales alternatives (c'est-à-dire faisant apparaître successivement la forme affirmative et la forme négative du verbe), sont bâties en wenzhouhua sur un modèle unique, quel que soit le morphème négatif utilisé : NP + VP + Particule + Négation (+VP). En revanche, en chinois standard, seul le morphème négatif marquant l'aspect accompli requiert une structure assez comparable à celle du wenzhouhua (NP + VP + Négation) ; lorsque la phrase n'est pas marquée pour l'aspect, sa structure est la suivante : NP + V + Négation + VP.

²⁹ Tang Ting-chi, 1979, pp. 197-225.

³⁰ Comme noté plus haut, il s'agit dans les deux langues d'un dérivé du verbe « donner ».

³¹ Pan Wuyun, 1998, pp. 76-77.

³² Dans la troisième construction, l'objet direct est nécessairement défini.

3. Contact entre les deux langues et interférences

Les difficultés d'apprentissage du chinois standard ne sont pas propres aux locuteurs du wenzhouhua. D'une manière générale, les locuteurs des langues et dialectes chinois du Sud éprouvent un certain nombre de difficultés, qui se manifestent le plus clairement au niveau phonétique/phonologique, d'autant plus que ces difficultés de prononciation, souvent partagées par les locuteurs du Sud, donnent lieu à ce qui est perçu comme un « accent du Sud » assez homogène. Il suffit pour s'en persuader de lire un document officiel dont le but premier est de définir ce qu'est la compétence en chinois standard. Il s'agit d'un document concernant la mise en place d'un examen pour certaines professions chargées de la diffusion du standard (document mentionné plus haut)³³. Une partie de ce document définit les divers niveaux de compétence possibles en putonghua, citant les divers types et degrés d'erreur tolérables. La majorité de ces erreurs concerne la prononciation. On y relève en particulier des phénomènes d'interférence entre phonologie des dialectes du Sud de la Chine et phonologie du putonghua :

- > la non-distinction de certains contrastes phonémiques : contraste entre les palatales rétroflexes (notées zh, ch, sh) et les coronales (z, c, s), entre les finales nasales coronale (n) et vélaire (ng), les coronales nasale (n) et latérale(l) en position initiale, entre les fricatives labio-dentale (f) et vélaire (h), entre les affriquées coronale et palatales (z, zh et j), les occlusives plosives ou non, les voyelles antérieures hautes arrondie ou non (i et ü). Toutes ces neutralisations sans conditions d'oppositions phonologiques résultent bien entendu en une simplification du système phonologique du standard, selon un schéma qui s'apparente à un sous-système du système phonologique des langues locales;
- > le maintien d'occlusives ou affriquées voisées, attestées historiquement, bien qu'elles n'existent plus en chinois standard (alors que certaines subsistent en wenzhouhua par exemple);
- > la perte des semi-voyelles précédant le nucleus de la syllabe (simplification de la structure syllabique).

En ce qui concerne les locuteurs du wenzhouhua, on relève de plus des particularités syntaxiques dans la variété de putonghua qu'ils parlent. Ces particularités sont souvent liées au substrat, c'est-à-dire à la structure syntaxique du wenzhouhua lorsqu'elle diffère de celle du standard, telle que nous les avons décrites plus haut. Ces phénomènes phonétiques et syntaxiques ne passent pas inaperçus pour les personnes de Wenzhou compétentes en chinois standard, comme le montrent les paroles de M^{me} Yu dans l'entretien n° 2 figurant en annexe. On observera par exemple :

- > l'inversion de l'ordre des compléments des verbes ditransitifs. Là où le putonghua fait précéder l'objet direct de l'objet indirect (comme dans gei wo yi-ben shu 'donner je un-CI livre' = « donne-moi un livre »), le wenzhouhua adopte l'ordre inverse. On entendra donc les Wenzhou produire des énoncés en putonghua du type gei yi-ben shu wo 'donner un-CI livre je' = « donne-moi un livre ».
- > l'inversion de l'ordre entre adverbe et verbe : en putonghua, l'ordre canonique est [_{VP} adverbe [_V verbe (objet)]]; en wenzhouhua, il est [_{VP} [_V verbe (objet)] adverbe]. De nombreux Wenzhou adoptent l'ordre du wenzhouhua lorsqu'ils s'expriment en putonghua (ex. pour « descendre de voiture d'abord » : xia-che xian 'descendre-voiture d'abord' au lieu de xian xia-che 'd'abord descendre-voiture').
- > Utilisation d'une construction différente pour l'appréciation exclamative des verbes d'action. En putonghua, on fait suivre le verbe d'action d'une particule (de), d'une locution exclamative, puis d'un verbe statif (ex. « il parle tellement bien » : ta jiang-de zheme hao 'il parler-de tellement bon'). En wenzhouhua, la locution exclamative précède le verbe d'action, lui-même suivi immédiatement par le verbe statif. Appliquée au putonghua, cette structure se réalise ainsi : ta zheme jiang hao 'il tellement parler bon'. Si l'exemple de l'alinéa précédent, mettant en jeu la position de l'adverbe, ne pose pas de problème de compréhension pour les locuteurs non-wenzhou du putonghua, l'énoncé présent est quant à lui à la limite du compréhensible, car il semble bâti selon une autre structure du putonghua dont la fonction est différente (l'exemple ci-dessus serait ainsi interprété par des non-Wenzhou comme : « c'est bien qu'il parle ainsi », ou la locution zheme, en vertu de sa position pré-verbale, joue en putonghua le rôle d'adverbe). Cet inventaire n'est bien entendu pas exhaustif, et les traces du substrat peuvent aussi être présentes à d'autres niveaux linguistiques, comme le lexique ou la morphologie. Nous ne nous étendrons pas plus sur le sujet.

³³ Cité par Fu et Yin, 1998, pp. 467-8.

III. Analyse sociolinguistique des usages langagiers des jeunes Chinois dans la migration à Paris

Deux thèses de doctorat ont été récemment consacrées à certains aspects des pratiques langagières des migrants chinois à Paris³⁴. Cependant, à notre connaissance, les travaux existants portent toujours sur des adultes, sans que soit pris en compte leur mode de scolarisation ou d'apprentissage des diverses langues de leur répertoire. Or, il est vite apparu dans notre enquête que la scolarisation jouait un rôle tout à fait essentiel dans l'acquisition de langues telles que le putonghua (langue officielle de Chine) et le français. Nous avons donc ciblé nos enquêtes à Paris sur de jeunes Chinois originaires de Wenzhou, avec des parcours migratoires et scolaires assez variables.

L'analyse des entretiens semi-directifs (voir le guide d'entretien en annexe) permet de faire plusieurs types de constatations, détaillées ci-dessous.

1. Les répertoires linguistiques

La notion de répertoire linguistique introduite par la sociolinguistique nord-américaine constitue un concept très fructueux dans le domaine des études des contacts de langues. Cette notion a fourni une alternative aux approches tant psycholinguistiques (expérimentales ou cliniques) que didactiques du bilinguisme tendant à appréhender les conduites bilingues dans les termes de la mesure et de l'évaluation, dans les termes d'une maîtrise plus ou moins grande des langues. Ce que les études sociolinguistiques des phénomènes de bilinguisme dit sociétal ont montré, c'est que les bilingues (ou les plurilingues, a fortiori) n'ont pas seulement des compétences linguistiques dans les systèmes de deux ou plusieurs langues, ils ont avant tout accès à des systèmes de relation entre des langues et leurs variétés d'un côté, et des situations sociales de l'autre. Les langues ne constituent pas alors des entités distinctes et séparées mais plutôt des ensembles de ressources sémiotiques que le sujet bilingue mobilise de façon très souple et dynamique en fonction des situations sociales. Le rôle des interlocuteurs et de leur statut, le rôle de l'environnement du dialogue, le rôle du topic de la conversation ont été amplement mis en évidence. L'exemple suivant illustre le rôle de ces différents paramètres :

« Des fois, très rare, parce que mon beau-père i veut bien parler français avec moi et ma sœur. Mais i parle tout le temps mandarin avec ma mère. Si on parle tous ensemble, si y a un sujet de quatre, alors i parle en chinois / en mandarin. Mais si i s'adresse qu'à moi ou ma sœur, des fois i parle en français. »

Plus récemment, et sous l'influence de l'éthnométhodologie, le concept de répertoire s'est précisé. L'observation de situations globalement plurilingues comme l'Afrique (voir les travaux de Manessy et Wald) comme les études menées sur les situations issues de la migration ont montré que les sujets plurilingues construisent dans l'interaction même les termes de leur répertoire ; certes à partir des langues qui leur sont disponibles, certes à partir des différents univers normatifs dans lesquels ils vivent, mais aussi au terme d'un travail individuel, subjectif et par lequel les langues sont diversement attribuées à des situations sociales. Cette attribution dynamique et mouvante est le résultat d'une activité intellectuelle des sujets, activité plus ou moins accessible à la conscience et à la verbalisation. Ce n'est pas une mise en relation mécanique et pré-construite entre des langues d'un côté et des situations de l'autre. Les enquêtes des sociolinguistes, telle que celle que nous présentons, tentent de comprendre cette activité.

³⁴ Zheng, 1995 et Tzen, 2000.

C'est pourquoi nous distinguerons entre la composition du répertoire qui constitue une entrée statique dans ces questions - quelles langues sont parlées, comment ont-elles été apprises, etc. - et la mise en œuvre concrète, dans des interactions et des situations sociales de ces langues et de ces ressources linguistiques disponibles. Les questions qu'on se pose alors sont différentes et tournent autour du sens que ces langues prennent dans telle et telle situation pour les sujets : quel rôle jouent-elles dans la construction et l'histoire des personnes ? de quelles fonctions symboliques et sociales sont-elles porteuses ? Prenons un second exemple. Deux jeunes filles parmi nos enquêtés dont le répertoire se compose de façon attendue du mandarin, du dialecte et du français nous disent avoir honte, ne pas oser » parler le chinois dans la rue car « on se moque de nous ». Que, évoquant cette situation particulière de la rue, elles nous parlent, sous le terme de « chinois », du putonghua ou du wenzhouhua est ici sans importance. Ce qui est à comprendre et à analyser c'est le sens que prend pour elles le fait de parler chinois dans la rue. C'est pourquoi, alors qu'elles habitent un quartier (le 19^e arrondissement) polyglotte, multiculturel où on entend parler chinois, arabe, français, grec, turc, yiddish..., pourquoi ces collégiennes n'osent pas y parler leur langue. Nous y reviendrons plus loin (voir 3.2. Les usages langagiers en situation, paragraphe « La rue »).

Cette distinction entre les langues envisagées comme des entités et leur mobilisation concrète dans la réalité des situations sociales nous semble parfaitement illustrée par ce passage d'un entretien de H.G., collégienne de 16 ans en classe de 3^e. Arrivée en France à l'âge de 8 ans, elle a un parcours migratoire difficile mais dont elle a tiré une grande énergie et force personnelles, une réussite scolaire évidente, une maîtrise parfaite du français. Elle se dit à l'aise en mandarin, en wenzhou comme en français ; elle a appris l'anglais et l'allemand comme L.V. au collège. Comparant le chinois au français elle dit que :

« C'est pareil maintenant mais quand je parle quand j'explique - j'explique mieux en français si vous voulez - quand j'essaye de raconter quelque chose qui s'est passé à l'école ou quelque chose comme ça - c'est très difficile pour moi - en wenzhou - j'arrive pas dans - j'arrive pas trop bien à expliquer ça - des phrases correctes et tout ça

Q. Votre langue maternelle c'est la wenzhou et vous avez l'impression que vous avez un peu perdu alors ?

H.G. Non non - si je veux raconter quelque chose de précis c'est dur à raconter - mais si je veux dire quelque chose - comme ça - euh je le dis bien en wenzhou

Q. par exemple imaginons le cas - vous êtes allée voir un film qui vous a pas plu du tout - et vous voulez expliquer pourquoi i vous a pas plu - pour vous - à votre avis ce serait plus facile de le dire en français qu'en wenzhou ?

H.G. oui - oui - surtout pour raconter les films - après le cinéma je raconte le film à ma sœur - en français - et puis après aux parents - à la limite je raconte pas trop - mais quand le film il est vraiment bien je commence à raconter l'histoire - mais c'est dur à raconter - par exemple pour les réunions à l'école quand parfois c'est moi qui y va - et que j'essaye après j'raconte le résultat à mes parents - en chinois - c'est dur aussi - j'trouve pas les mots qu'i faut pour l'adapter à ce que je pense dans ma tête en français »

Ce fragment montre bien que la maîtrise des langues, y compris ici de sa propre langue maternelle, est pour le sujet bilingue une question mal posée. C'est le couplage entre des langues et des situations qui est pertinent et catégorisé par les sujets.

Nous nous intéresserons dans les paragraphes suivants à la composition du répertoire linguistique des enquêtés. Nous en excluons pour l'heure les « langues étrangères » apprises en classe, et jamais pratiquées pour la communication spontanée. Partant, les trois composantes possibles des répertoires linguistiques des jeunes Wenzhou sont les dialectes de Wenzhou, le chinois standard et le français. Si tous les jeunes interrogés disent connaître le wenzhouhua, qu'ils ont acquis comme langue première, leur maîtrise du putonghua est variable, tout comme celle du français.

Les dialectes

Les dialectes – il s’agit du wenzhouhua pour la plupart de nos enquêtés – sont cités par tous les jeunes comme l’unique langue utilisée dans la communication ordinaire avant la migration. Dans les entretiens en français, les jeunes originaires de Wenzhou désignent ces dialectes de façon variable (ce point est abordé plus en détail au paragraphe 3.3. La dénomination des langues). Mais il est clair qu’ils désignent chaque fois un dialecte particulier du wenzhou, en usage dans leur localité d’origine. Les jeunes interrogés ne se déclarent jamais compétents en plusieurs dialectes wenzhou, même lorsqu’ils ont conscience des différences existantes. En effet, certains déclarent pouvoir identifier les locuteurs des localités différentes de la leur. Cependant, ces dialectes ne sont sans doute pas considérés comme assez différents du leur pour être « appris » ou « pratiqués ».

Le chinois standard (putonghua)

L’acquisition du chinois standard se fait avant tout par la voie scolaire, le rôle de l’environnement linguistique familial et des médias ne se faisant sentir qu’en ville. Ce statut du chinois standard est clairement confirmé par nos enquêtes en Chine (voir 2.1.)

Ainsi, certains jeunes interrogés dans le cadre de notre enquête à Paris déclarent n’avoir eu aucune compétence en chinois standard avant leur départ de Chine; il s’agit de jeunes ayant quitté la Chine avant d’avoir été scolarisés en primaire. L’un d’entre eux, scolarisé un an en maternelle avant de migrer, déclare y avoir appris les lettres de l’alphabet servant au pinyin³⁵ et leur prononciation en chinois standard.

Les modes d’acquisition du chinois standard

Les jeunes scolarisés en Chine avant la migration rapportent quant à eux une maîtrise et un usage du chinois standard assez variable, et souvent limité, même lors de leur vie antérieure en Chine. Typiquement, l’usage du chinois standard y était restreint à l’école. Une jeune fille ayant accompli toute sa scolarité en Chine déclare qu’elle utilisait parfois le standard avec ses amies.

20

La maîtrise du chinois standard, parlé, lu et écrit, est sous la dépendance de plusieurs facteurs. Le plus important, comme nous l’avons déjà mentionné est la durée de la scolarisation antérieure en Chine. Autrement dit, plus les enquêtés sont arrivés tardivement en France, plus ils ont eu d’années de scolarisation en Chine et plus ils ont appris le putonghua à l’école. Car, contrairement à d’autres populations migrantes dont les jeunes peuvent arriver sans être allés à l’école dans leur pays (jeunes pour lesquels ont été ouverts les dispositifs des ENSA dans les collèges et les lycées), les jeunes chinois ont tous été scolarisés et ont tous appris le chinois standard, du moins écrit, à l’école.

Le second facteur qui permet le maintien ou la consolidation du chinois standard chez les enquêtés est son usage dans la communication familiale. Certes cet usage familial du mandarin n’est pas majoritaire mais il est attesté par plusieurs jeunes, en alternance avec le dialecte et le français. Si tous les enquêtés nous disent parler le dialecte en famille, certains emploient aussi le mandarin et spécifiquement dans le dialogue avec les pères; les mères parlent généralement peu ou pas le standard (même si elles le comprennent souvent), car elles ont souvent eu un niveau moins élevé d’instruction que leurs maris. Signalons néanmoins le contre-exemple de J., 16 ans, venue à 7 ans en France dont le père et la mère lisent, écrivent et parlent le mandarin, y compris à la maison; ainsi que la grand-mère... qui était institutrice. Ce cas mis à part, lorsque le mandarin parlé est une des langues de la communication familiale, il l’est dans la dyade père/enfant. On doit aussi mentionner que de nombreuses familles maintiennent une activité d’écoute du mandarin grâce à la télévision par satellite.

Le troisième facteur de préservation et d’amélioration du mandarin c’est la mise en œuvre de pratiques systématiques d’écriture et de lecture. C’est la correspondance régulière avec des copains et copines restées en Chine; c’est la lecture de la presse chinoise. Plusieurs enquêtées nous disent être elles-mêmes abonnées à des hebdomadaires chinois, plusieurs lisent le quotidien acheté par les parents ou encore, elles profitent des déplacements de proches

³⁵ Transcription officielle du chinois standard en caractères latins.

en Chine pour se faire approvisionner en livres chinois. Signalons qu'aucun d'entre eux n'a mentionné fréquenter une librairie chinoise à Paris.

Certains des jeunes parmi ceux arrivés en France très jeunes déclarent avoir entamé ou poursuivi leur apprentissage du chinois standard après leur arrivée en France, à l'initiative de leurs parents. Un tel enseignement est dispensé par quelques organismes communautaires établis à Paris, comme le Club Chinois de l'Association des Chinois Résidents en France, Le Centre Culturel et Artistique des Chinois Résidant en France, ou les diverses Eglises chrétiennes formées par des migrants originaires de Wenzhou. L'un des jeunes ayant suivi ce type d'enseignement s'est par la suite inscrit en DULCO de chinois à l'INALCO parallèlement à son cursus principal en IUT. Un autre, scolarisé en Chine pendant neuf ans, mentionne avoir passé l'examen international HSK³⁶ à Paris pour valoriser ses compétences linguistiques en France.

D'une manière générale, on constate que seule une faible proportion des jeunes migrants originaires de Wenzhou poursuit l'apprentissage du chinois standard à Paris. Deux raisons sont souvent avancées : soit le jeune, scolarisé pendant quelques années en Chine, considère sa maîtrise du standard suffisante pour ses besoins, soit, très peu scolarisé en Chine et désireux avant tout de faire sa vie en France, il n'est pas motivé pour cet apprentissage.

Le français

Comme nous l'avons constaté plus haut, la maîtrise du français par les jeunes migrants originaires de Wenzhou dépend essentiellement de leur scolarisation en France, c'est-à-dire à la fois de leur âge à l'arrivée en France, du laps de temps écoulé entre leur arrivée et leur scolarisation, et de la durée de leur scolarisation au moment de l'enquête.

Les enquêtes ont aussi permis de constater l'importance de la motivation des jeunes envers leur apprentissage : les jeunes qui s'exprimaient avec le plus d'aisance en français (parfois malgré des compétences très limitées) étaient aussi ceux qui rapportaient des usages fréquents du français avec leur entourage (école et fratrie) ; en revanche, les jeunes ayant le plus de difficultés à s'exprimer en français étaient souvent ceux qui déclaraient ne se servir du français que rarement dans leur entourage.

21

Les modes d'acquisition du français

Pour les jeunes interrogés, les modes d'acquisition du français varient selon l'âge de leur arrivée en France. Pour ceux qui arrivent avant l'âge de six ans, aucun dispositif spécifique n'est mis en œuvre, et ces enfants suivent une scolarité « classique », avec plus ou moins de difficultés. Pour les autres, un dispositif spécifique existe. Depuis la Loi de 1986 sur les dispositifs de scolarisation spécifiques des jeunes non francophones, plusieurs types de classes ont été ouverts. Les CLIN (classes d'initiation pour non francophones) scolarisent des enfants de 7 à 12 ans, c'est-à-dire d'âge élémentaire à l'exception du CP. Depuis quelques années, à peu près 1 000 enfants sont scolarisés en CLIN à Paris, mais on constate, depuis la rentrée 2000, une augmentation conséquente du nombre de ces enfants et un déficit certain du nombre de places en CLIN. Dans des quartiers comme le 3^e, le 11^e ou le 13^e, les CLIN comportent souvent un grand nombre de chinois. Les jeunes collégiens sont accueillis dans les classes d'accueil des collèges et lycées. Il existe aussi depuis quelques années un dispositif spécifique pour les jeunes de 12 à 16 ans qui arrivent sans avoir été scolarisés dans leurs pays ; mais, comme nous l'avons déjà évoqué, ces ENSA (élèves non scolarisés antérieurement) ne comportent aucun jeune chinois (voir le film de Boutet et Weinich, 2001).

Pour les jeunes scolarisés, le rôle des CLIN et CLAD dans l'apprentissage du français est primordial, puisque ce dispositif est le plus important en termes de volume horaire et de régularité. Un certain nombre de ces jeunes scolarisés en CLIN, CLAD ou dans les années supérieures s'adressent aussi à des associations pour renforcer leur apprentissage du français, ou pour se faire aider dans leurs devoirs.

³⁶ Cet examen est une sorte de « TOEFL chinois », administré dans plusieurs centres d'examen à travers le monde, et destiné à conférer une certification en langue chinoise reconnue internationalement. Il comporte trois degrés, basique, avancé et professionnel.

Il existe en effet à Paris de nombreuses associations asiatiques, chinoises ou franco-chinoises, dont la plupart proposent des activités orientées avant tout vers les Chinois. Une des activités « phare » depuis les années 1990 consiste en cours de français langue étrangère. Pour la plupart, ces associations répondent en priorité à la demande des jeunes arrivés trop tard pour être scolarisés (soit à l'âge de seize ans et plus), ainsi qu'à celle des adultes (citons par exemple le Centre Alpha-Choisy dans le treizième arrondissement), ou encore aux étudiants asiatiques se destinant à des études supérieures (comme l'Association France-Asie, située non loin de la Sorbonne). Pour les jeunes adultes, les associations peuvent être le seul lieu institutionnel de leur apprentissage du français, ou constituer un complément à des écoles de langue privées, souvent destinées spécifiquement à des publics migrants.

De fait, seule une minorité de ces associations accueille par ailleurs les jeunes scolarisés. Les plus fréquentées par les jeunes originaires de Wenzhou sont l'Association Franco-Chinoise Pierre Ducerf dans le troisième arrondissement, l'Association de Soutien Linguistique et Culturel (ASLC) à Belleville, ou plus récemment, « Comme un chinois à Paris » dans le troisième arrondissement, qui proposent des activités destinées spécifiquement aux jeunes, en période scolaire et de vacances : cours de français et soutien scolaire³⁷. Parmi ces trois associations, les deux dernières sont exclusivement consacrées à l'aide à l'insertion des migrants chinois par le biais linguistique, et aussi culturel en ce qui concerne l'ASLC³⁸. Seule la première s'est donnée pour vocation de s'adresser à la fois au public chinois et au public français, et de développer leurs interactions à l'intérieur du quartier Arts-et-Métiers, par le biais de rencontres linguistiques et culturelles, menant à un réseau d'entraide. Mais de fait, l'enseignement du français aux Chinois s'est très vite imposé comme une priorité dans les activités de l'association, bien que les activités d'échanges culturels et d'aide administrative se poursuivent³⁹.

Vers le milieu des années 90, le public wenzhou demandeur de cours de français était surtout adulte. L'Association Franco-Chinoise Pierre Ducerf, créée en 1994, répond alors à la demande des adultes Chinois habitant le troisième arrondissement. Au lendemain de la régularisation des sans-papiers en 1997, le regroupement familial a été à l'origine d'une rapide augmentation du nombre d'enfants et d'adolescents scolarisés et demandeurs de cours de français et de soutien scolaire. Le développement des activités d'enseignement de l'ASLC destinées en priorité aux jeunes, correspond à cette période (l'ASLC est créée en 1996, et les activités de soutien scolaire démarrent en 1998). On voit par ailleurs, de par la localisation de cette association à Belleville, que le public Wenzhou avait alors commencé à se déplacer des Arts-et-Métiers vers Belleville de façon significative.

Les entretiens montrent par ailleurs que les camarades de classe francophones jouent un rôle très mince dans les premières années d'apprentissage du français pour la plupart des jeunes Chinois. En effet, les plus récemment arrivés parmi eux rapportent ne pas se servir du français avec leurs camarades de classe, et ne pas s'associer avec des francophones. Parmi les raisons citées pour rester à l'écart, la peur de l'incompréhension, de la moquerie, voire de la ségrégation, sont souvent invoquées ; il ne faut pas non plus négliger la possibilité de s'associer avec d'autres Chinois, originaires ou non de Wenzhou et scolarisés dans un même établissement.

La plupart des études sociolinguistiques sur les familles migrantes ont montré le rôle spécifique joué par les aînés au sein de la fratrie, comme au sein de la famille plus largement. L'aîné est le plus souvent le vecteur de l'introduction du français dans la famille, tant auprès de ses parents qu'auprès de ses plus jeunes frères et sœurs. Les analyses des communautés portugaises ou arabophones, par exemple, ont bien mis en évidence l'ordre générationnel : l'aîné apprend en premier le français et le transmet ou l'apprend aux cadets. Cette situation peut aussi exister dans la migration chinoise et elle nous est racontée par J.A. Cette jeune fille de 16 ans est arrivée à 8 ans en France rejoignant son père et sa mère partis quelques années auparavant. Ils avaient deux enfants en Chine, la cadette est arrivée un

³⁷ Voir annexe 3.

³⁸ L'ASLC propose deux services de type culturel : une émission radio hebdomadaire, « Radio Wenzhou », à moitié en wenzhouhua et à moitié en putonghua, ainsi qu'un journal d'association partiellement bilingue chinois-français, « Le Gong ». La radio a dû arrêter ses activités fin 1999 faute de moyens suffisants.

³⁹ Notons aussi que seule l'association Franco-Chinoise Pierre Ducerf, basée sur l'entraide bénévole, propose ces activités gratuitement.

peu après à 3 ans. J.A. n'a eu aucune aide, en dehors de la CLIN, ni adulte ni enfant de son âge. Apprenant seule le français elle en a acquis une maîtrise parfaite et fait l'interprète familial :

« j'ai beaucoup d'expérience en matière d'administration - on m'a toujours demandé d'aller faire euh l'interprète - pis - en matière d'administration j'connais un peu tous les/c'qu'il faut à faire (...) quand mes parents ont quelque chose à faire c'est toujours moi qui me déplace - depuis qu'je suis arrivée - depuis que j'ai appris quelques mots - j'ai commencé à aller un peu n'importe où avec eux - et puis maintenant même les amis de mes parents la famille i me demandent - je suis l'interprète de la maison de toute la famille - des cousins aussi ».

Interrogée sur sa petite sœur, elle dit « je l'aide pour les devoirs - si j'ai le temps - mais enfin je la pousse un peu ». Quand je lui fais remarquer qu'elle, personne ne l'a aidée dans ses débuts d'apprentissage du français, elle me répond avec vigueur : « c'est pourquoi je lui dis qu'elle a beaucoup de chance et qu'elle en profite pas - moi au début mes parents i parlaient pas du tout français - c'est maintenant (8 ans après) qu'i se sont un peu améliorés ».

Mais les caractéristiques de la migration chinoise bouleversent souvent cet ordre et cette assignation des rôles dans le processus d'apprentissage : les plus jeunes frères peuvent se trouver en position d'apprendre aux aînés et surtout, des personnages autres que les frères et sœurs peuvent venir prendre le relais d'une fratrie absente.

Il faut rappeler que légalement les couples chinois n'ont droit en Chine qu'à un seul enfant. Le second enfant fait l'objet de tractations, les parents paient aux officiers de police pour qu'ils ferment les yeux. Mais ce second enfant en quelque sorte clandestin peut aussi être à l'origine de la décision d'émigration : pour lui donner sa chance de faire des études, d'avoir une scolarité normale. Aussi les familles qui se re-composent au terme du chemin migratoire sont-elles très diverses et complexes.

Entrés illégalement sur le territoire français, les enquêtés évoquent souvent d'abord un oncle ou un cousin venu en France, suivi quelques années plus tard par le père, puis par eux. Ou encore, l'enfant part rejoindre une tante ou un cousin, les parents restant en Chine. Ou encore, le père part en premier, rejoint quelques années plus tard par la mère ; pendant ce temps l'enfant vit chez des grands-parents, puis les parents le font venir en France et là, quelques années plus tard ils ont un second enfant ...

La famille se reconstruit lentement en France, voire jamais quand l'un des parents ou l'un des frères reste en Chine. Et la présence en France est aussi l'occasion de faire de nouveaux enfants qui, du fait de la législation française, pourront y poursuivre des études. La famille stricte est souvent restreinte à 1 ou 2 enfants. On a donc les configurations suivantes de fratries :

- > un seul enfant né en Chine et arrivé en France après ses parents ; il est enfant unique en France et la fratrie ne lui offre pas de ressources à l'acquisition du français ;
- > un enfant né en Chine qui arrive en France après ses parents et un enfant né en France plus tard. Selon l'âge d'arrivée en France de cet aîné, il se peut que ce soit son cadet qui se trouve en position de lui apprendre le français (c'est le cas de X.L., 20 ans, primo-arrivante, et de sa sœur X.Y., 16 ans, arrivée à Paris 3 ans plus tôt) ; il se peut aussi que l'ordre générationnel soit respecté et que ce soit l'aîné qui apprenne au petit frère (c'est le cas de J.A. cité précédemment) ;
- > deux enfants nés en Chine mais un seul des enfants part en France. La composition de la famille en France en fait donc un enfant unique et semblable à celui de la première configuration.

La possibilité qu'un enfant, au sein de la fratrie, puisse apprendre le français de ses frères et sœurs est donc beaucoup moins élevée dans les familles chinoises que dans d'autres familles migrantes. Que fait donc cet enfant unique ? En dehors des cours de français dans les CLIN ou classes d'accueil, comment apprend-t-il le français au sein de sa classe d'âge ?

Dans plusieurs entretiens les jeunes ont évoqué la présence auprès d'eux de personnes que nous proposons de nommer des « passeurs de langues ». Ce sont des personnes que leur position, à la différence des frères et sœurs, n'obligeait pas à devenir des maîtres de langues, mais qui vont le devenir, investies de part et d'autre d'une fonction d'entraide et de partage du savoir. Ce peut être une amie comme nous le montrerons plus loin avec le cas de N., un cousin ou une cousine arrivés antérieurement en France, ou une jeune tante. Dans cette position de « passeur de langue », aucun enquêté ne nous a mentionné d'ami français, comme nous l'avons déjà relevé. De façon paradoxale donc, ces jeunes disent avoir plus appris le français auprès d'autres jeunes chinois comme eux qu'auprès de jeunes français. De ce point de vue l'histoire de N. mérite d'être évoquée (voir aussi partie 4). N. a 16 ans; elle est arrivée à 8 ans en France, enfant unique. Sa mère privilégie toutes les occasions dans lesquelles sa fille pourra apprendre le français. Elle a ainsi laissé se développer une amitié entre sa fille et une jeune Cambodgienne d'origine chinoise, née en France, parlant assez bien le français mais ne parlant pas le mandarin. Les deux enfants convergent donc sur le français et la petite cambodgienne devient un passeur de langue: « une très bonne copine qui est chinoise - une Cambodgienne - mais elle sait pas parler mandarin - alors comme nous sommes toutes des Chinoises même si on parle pas la même langue - mais je me sentais mieux avec elle que les autres - que les Français ». Cette amitié dure toujours et les rôles sont inchangés. Aujourd'hui N. se fait corriger son français écrit par son amie :

« Après j'ai eu une amie, une très bonne copine, qui est une Chinoise – une Cambodgienne – mais elle sait pas parler mandarin. Alors comme nous sommes toutes des Chinoises même si on parle pas la même langue – mais je me sentais mieux avec elle que les autres – que avec les Français. [...] Et quand j'ai des fautes/ quand j'ai des difficultés elle m'a corrigé ou elle m'a appris. Après sixième, j'ai beaucoup progressé ou avancé à propos du français, grâce à elle, on peut dire. [...] C'est pour ça, au niveau de la rédaction, de la composition française je me sens pas très bien. Mais maintenant y a des copines qui me corrigent, et comme après la cinquième j'ai changé de collègue, avec Wendi on s'écrit. Mais chaque fois j'écris une lettre à elle, elle me corrige; elle fait la photocopie et elle m'envoie, et je corrige encore une fois et je l'envoie. C'est une très bonne copine. »

24

On peut encore citer l'exemple de X.L., 20 ans, arrivée en France depuis quelques mois, et inscrite dans une école de modélisme. Sa petite sœur X.Y., âgée de 16 ans et arrivée en France trois ans plus tôt à la suite de ses parents, a pu être scolarisée en CLAD au collège. À présent, c'est Y. qui aide sa grande sœur à apprendre le français, et pour ce faire, toutes deux se parlent régulièrement en français.

Enfin, l'exemple de A., 13 ans, bien que surprenant, n'est pas isolé. A., sa mère, son grand frère et sa grande sœur ont rejoint son père en France en 1999, tandis qu'un deuxième frère restait provisoirement en Chine. Depuis, A. a eu une petite sœur. Si avec les parents et avec les frères et sœurs nés en Chine, il est convenu de parler wenzhouhua, en revanche, A. et ses frères et sœurs parlent français au bébé né en France, malgré leur maîtrise somme toute limitée de cette langue. Ainsi, le bébé, bien que ne parlant pas encore, est un prétexte pour introduire le français dans le foyer.

En résumé, le seul élément invariant du répertoire linguistique des jeunes interrogés est le dialecte de Wenzhou (quelle qu'en soit la variété) : acquis comme langue première, il est considéré comme pleinement maîtrisé. Le chinois standard est quant à lui plus ou moins maîtrisé en fonction de l'histoire scolaire de l'individu, le premier facteur de maîtrise de cette langue étant la scolarisation en Chine. Enfin, le français est lui aussi plus ou moins maîtrisé en fonction du type de scolarité en France et de la durée du séjour. Dans notre population d'enquêtés, deux sous-groupes se distinguent. Les uns, scolarisés longuement en Chine, arrivés en France à l'âge de 15 ans ou plus, ont donc une maîtrise suffisante du chinois standard, et sont en cours d'apprentissage du français. Les autres, arrivés avant le collège, ayant acquis une connaissance scolaire du mandarin, ont très tôt bénéficié d'un enseignement systématique du français.

Les usages langagiers en situation

Après avoir fait le point sur les langues maîtrisées par les jeunes migrants chinois, l'analyse des entretiens permet de caractériser leurs usages des langues de leur répertoire en situation de communication. Puisque nous avons déjà abordé la question de l'usage des langues avant la migration, nous nous intéresserons ici principalement aux pratiques langagières des jeunes en France au moment de l'enquête, dans les divers domaines de leurs activités sociales.

Le domaine familial

Les parents

La totalité des jeunes interrogés déclarent parler le dialecte de Wenzhou (ou la langue locale de leur région d'origine) avec leurs parents ou, le cas échéant, avec les oncles et tantes qui les hébergent. Cette pratique est semblable à celle qu'ils avaient avant la migration, soit avec leurs parents, soit avec leurs grands-parents.

Lorsque, comme c'est très souvent le cas, le chinois standard est absent de la communication avec les générations supérieures, la raison la plus souvent invoquée en est que celles-ci ont été très peu ou pas scolarisées. Elles ne maîtrisent donc pas le standard⁴⁰. Il en va de même pour l'usage du français : il est rarement acquis par les parents.

Cependant, une des jeunes filles interrogées déclare parler aussi chinois standard avec l'oncle et la tante qui l'hébergent, et un jeune homme mentionne l'emploi occasionnel d'emprunts au français avec ses parents. Ces deux cas sont un peu particuliers. En ce qui concerne la jeune fille, elle parle chinois standard avec sa tante et ses jeunes neveux, car cette dernière souhaite apprendre le chinois standard à ses enfants. Quant au jeune homme, lui et ses parents sont présents en France depuis 1985, et, bien que ses parents ne parlent pas français, il lui arrive d'utiliser avec eux des mots français dont il ne connaît pas l'équivalent en wenzhouhua, quitte à avoir recours à des explications ou au dictionnaire pour se faire comprendre.

La fratrie

Ici encore, c'est l'utilisation du wenzhouhua qui domine ; pour une partie des jeunes interrogés, c'est même la seule langue utilisée dans la fratrie. Seul le plus âgé parmi les enquêtés, en France depuis 1985, déclare parler plus français avec son frère et sa sœur qu'il ne leur parle wenzhouhua.

Enfin, seul O., jeune garçon originaire de Wencheng (ville de la région de Wenzhou, mais au dialecte distinct), n'utilise pas le dialecte de Wencheng avec son frère et sa sœur mais uniquement le chinois standard et le français. En effet, alors que lui n'est arrivé en France qu'en 1999 à l'âge de 14 ans, son frère et sa sœur sont nés en France, et n'ont jamais appris ce dialecte.

Parmi les autres langues mentionnées dans les interactions avec la fratrie, le chinois standard est cité le plus souvent. Cet emploi, qui contraste fortement avec l'absence quasi-générale de cette langue dans la communication avec les parents, se justifie par la similitude des parcours scolaires dans la fratrie.

Il est cependant à noter qu'un certain nombre des jeunes interrogés est arrivé en France quelques années après leurs parents, et que dans l'intervalle, des frères et sœurs sont nés en France. Ceci motive bien souvent l'emploi du français dans la fratrie (voir l'exemple de A. plus haut), car les frères et sœurs moins âgés ont commencé à acquérir le français dès l'âge de la crèche, au détriment du wenzhouhua. Ainsi, si le recours au français se limite à des emprunts occasionnels pour nombre de jeunes enquêtés, il est aussi cité à plusieurs reprises comme langue de communication dans la fratrie, en dépit d'une maîtrise parfois très sommaire de cette langue. Dans ce cas, comme nous l'avons remarqué plus haut, ce sont les frères et sœurs plus jeunes qui aident ou guident l'apprentissage de leurs aînés.

⁴⁰ On note aussi que, même lorsque les parents, et plus souvent le père, ont des compétences orales et/ou écrites en chinois standard, cette langue n'est que rarement utilisée comme langue de communication dans la famille. Comme on le verra plus bas, le mandarin parlé remplit avant tout des fonctions de communication inter-groupale, tandis que sa forme écrite remplit toutes les fonctions liées à l'écriture en chinois.

La situation scolaire

Dans ce domaine, les réponses sont plus variables que dans les autres, et dépendent manifestement de plusieurs facteurs, dont les compétences en français, la présence ou l'absence de compatriotes, les liens avec les camarades francophones.

Nous avons déjà évoqué le fait que des regroupements linguistiques et culturels pouvaient se faire dans des situations non formelles comme les cours de récréation, les couloirs, la cantine, les « messes basses » pendant la classe. Voici ce qu'en dit H., 16 ans, arrivée à 7 ans en France :

- « H. On parle chinois au collège - y en a quelques-unes au collège - et puis on mange souvent ensemble - presque tous les jours même - parce que on se connaît donc y a - quatre - parfois on mange ensemble - la plupart du temps on parle français mais après quand y a des choses qu'on veut pas que quelqu'un d'autre il l'entende - quelque chose comme cela - on le dit en chinois
- Q. Et vous parlez en wenzhou à ce moment-là pas en mandarin
- H. En mandarin - oui oui - ça dépend avec qui parce que en fait là dans l'école y en a un qui parle que mandarin [...] je parle mandarin mais si y a un mot que je sais pas dire je le dis en français ».

Précisons cependant que la plupart des enquêtés disent aussi que ces usages du chinois dépendent beaucoup de ce dont on parle. Même à la récréation ou à la cantine, on parle des devoirs et de l'école en français.

L'usage du wenzhouhua à l'école est possible pour bien des jeunes scolarisés dans le troisième arrondissement, car nombre de leurs camarades sont eux aussi originaires de Wenzhou.

À l'école, comme le montre l'exemple qui précède, l'usage du putonghua est rapporté dans les interactions avec des camarades chinois non-locuteurs du wenzhouhua, car originaires d'autres régions de Chine.

Autrement dit, selon les enquêtés, le putonghua n'est jamais utilisé avec des camarades originaires de Wenzhou. Ceci contraste avec certains usages rapportés par les jeunes scolarisés le plus longtemps à Wenzhou, où il n'était selon eux pas rare de parler chinois standard entre camarades de classe. D'autre part, notre observation de migrants wenzhou pré-adolescents arrivés récemment à Paris montre que le chinois standard est de plus en plus fréquemment utilisé entre eux. Ainsi, le degré de vernacularisation du chinois standard en Chine et son effet sur les pratiques des migrants semblent toujours en cours d'évolution.

Lorsque les jeunes sont isolés dans leur établissement, ce qui n'est pas rare parmi les jeunes interrogés, seul le recours au français est possible. Ainsi, une bonne partie des enquêtés rapporte un usage exclusif du français à l'école. Cet usage reste bien sûr très rudimentaire pour les jeunes aux compétences les moins développées en français.

Par ailleurs, le français s'impose évidemment comme la langue de l'école. En effet, la totalité des enquêtés scolarisés rapporte un usage du français à l'école, mais à des degrés divers dépendant à la fois de leurs compétences et de leurs relations avec leurs camarades francophones. Seuls deux d'entre eux ne citent pas cette langue en premier, et disent utiliser plus souvent le wenzhouhua, voire le chinois standard. Ces deux jeunes sont en effet scolarisés avec un nombre important de leurs compatriotes.

La rue

Nous ne présentons qu'avec prudence la question de la rue car elle n'a été évoquée que par deux de nos enquêtés, deux collégiennes de 15-16 ans. Ce qui nous a frappés, comme nous le disions précédemment c'est le fait que ces deux jeunes filles aient tenu un discours paradoxal sur la pratique du chinois dans la rue. Selon elles, elles évitent de se parler entre elles en chinois de peur qu'on se moque d'elles. Une telle explication est difficile à comprendre étant donné que les rues et le quartier dont elles parlent, le 19^e arrondissement, est profondément plurilingue et pluriculturel.

Il est peu vraisemblable que quiconque dans les rues du 19^e se moque ou même remarque quelqu'un parlant chinois ; la tolérance voire l'indifférence y sont de règle. D'où proviennent alors les émotions, les ressentis dont elles nous font part ? Ceux-ci ne peuvent être mis en cause mais il faut les expliquer autrement.

L'interprétation que nous proposons met en jeu la question des catégorisations de l'espace. Nous pensons que ces jeunes filles éprouvent une discordance entre la catégorisation de l'espace-rue et l'attribution de la langue chinoise. Leurs familles les élèvent à la fois dans le maintien du dialecte comme langue de communication familiale et dans une promotion souvent frénétique du français comme langue de la réussite sociale. Elles les élèvent ainsi dans une partition stricte entre le chinois qui est un « we-code », la langue des amis et de la famille, et le français qui est le « they-code », langue nécessaire qu'il faut vite et bien apprendre et qui est le vecteur de la promotion sociale pour leurs enfants. Dans cette configuration pas nécessairement dite, explicite mais à l'œuvre dans l'ensemble des pratiques familiales, parler le chinois dans la rue revient à brouiller des frontières catégorielles et à faire de la rue une sorte d'extension de la sphère privée. C'est en quelque sorte la rendre intime. Et c'est sans doute ce qui explique la gêne, la peur, de ces jeunes filles, le sentiment (certes injustifié) que les autres passants pourraient se moquer d'elles. Dans la conception des langues que leurs parents sont en train de leur transmettre, le chinois n'est pas à sa place dans la rue.

2. La dénomination des langues

Avec un répertoire linguistique composite, et des usages langagiers variables selon leurs différentes sphères d'activité sociale, comment les jeunes migrants perçoivent-ils leurs langues, quelles représentations en ont-ils, quelles valeurs leur attribuent-ils ?

Plusieurs éléments de l'enquête permettent de répondre à cette question.

Tout d'abord, il faut prendre en compte les termes utilisés par les enquêtés eux-mêmes lors des entretiens pour désigner les langues. Ces termes sont révélateurs d'une certaine classification des langues dans des catégories socialement porteuses de sens. Que cette classification puisse s'avérer fluctuante et ambivalente ne surprendra pas, étant donné ce qui a été dit du caractère dynamique du répertoire linguistique des locuteurs.

Lorsqu'ils nomment les langues dans les interviews menées en français, les jeunes interrogés ont parfois recours à des termes en chinois, parfois à des termes hybrides empruntant à la fois à l'appellation chinoise et à la morphologie du français, et parfois à des termes en français, ou encore à des circonlocutions. Si quelques-uns de ces termes reviennent souvent, ils ne recouvrent pas toujours la même réalité. Nous examinerons tour à tour les termes empruntés pour désigner les dialectes chinois (wenzhou ou autres, le cas échéant) et ceux qui désignent le chinois standard. Les fluctuations où les constantes observées seront autant d'indices du statut accordé aux langues désignées par les enquêtés.

Termes chinois

La plupart des entretiens ayant été réalisés en français, il est somme toute assez rare que des termes chinois soient employés par les enquêtés dans un énoncé en français, s'ils n'ont pas été introduits par l'enquêtrice elle-même. Un autre cas d'utilisation de termes chinois pour désigner les langues est celui dans lequel, pour s'exprimer plus précisément, l'enquêté a choisi de s'exprimer en chinois standard le temps de quelques phrases (code-switching). On entendra alors les termes de « wenzhouhua » pour désigner le dialecte de Wenzhou, « rui'anhua » pour désigner la variété de Rui'an, d'où sont originaires bon nombre des enquêtés, ou encore celui de « putonghua » pour désigner le standard.

Termes hybrides

Si la référence au « wenzhouhua » faite par quelques-uns est un recours sans équivoque à la langue chinoise, l'emploi fréquent du mot « wenzhou » (souvent prononcé à la française, « wènzou ») pour désigner le dialecte de Wenzhou n'est pas conforme à l'usage chinois habituel⁴¹. Il semble qu'il soit une adaptation visant à rendre le terme plus transparent aux interlocuteurs français, qui ne comprennent pas le sens du suffixe -hua, et s'attachent uniquement au nom toponymique. D'ailleurs, ces termes sont souvent employés dans des énoncés en français juste après le terme chinois, comme une sorte de correctif. Voyons en illustration un extrait de l'entretien avec A., 13 ans, qui utilise d'abord le terme « rui'anhua » en réponse à l'amorce faite par l'enquêtrice, puis reprend immédiatement avec le terme « rui'an », qui, de simple nom de lieu qu'il était en chinois, est alors utilisé pour désigner la langue parlée dans ce lieu :

Q. Alors dis-moi, quand vous étiez à Rui'an, quand vous étiez là-bas, tu parlais quelle langue ?

A. hum : chinois

Q. Quel chinois ? Il y a beaucoup de chinois. Il y a rui'anhua : wenzhouhua :

A. Mais parce que : ah oui c'est rui'anhua / oui c'est rui'an

On note aussi ce type d'appellation pour d'autres langues, comme pour N., 16 ans, originaire de Shanghai, qui déclare « je parle shanghai » (voir les citations en partie 4, Histoire de migration).

On observe un autre type de terme hybride, plus élaboré que le précédent, car forgé à partir du toponyme chinois et du suffixe français -nais vraisemblablement sur le modèle de 'Canton → canton(n)ais', sans doute le dialecte du chinois le plus connu à l'étranger. On entend ainsi le terme de « wenzhounais » (prononcé « wèn(t)zonais »), employé comme nom et comme adjectif, comme dans l'entretien avec X.Y., 16 ans :

28

Q. Et quand tu étais en Chine à la maison, quelle langue tu parlais à la maison ?

X.Y. ben la langue wenzhounais

[...]

Q. Bien. Et donc à l'école, quelle langue tu parlais à l'école ?

X.Y. En Chine ?

Q. Quand tu étais en Chine, oui.

X.Y. wenzhounais

Termes français

Les termes français appartiennent à deux catégories distinctes : les appellations qui allient noms de catégories (« langue », « patois », « dialecte ») et référence au locuteur à travers un groupe ou un lieu définitoire (adjectif possessif, « chez nous », « ma ville »), et les noms de langue proprement dits comme « (le) mandarin » ou « (le) chinois ».

Voyons pour illustration des termes de la première catégorie un extrait d'entretien avec D.X., jeune homme de 17 ans :

⁴¹ L'usage chinois nécessite en effet l'emploi d'un morphème final signifiant « langue » ou « parler », comme dans le mot wenzhouhua, ou encore putonghua. Voir Saillard, 2000.

Q. Quelles langues est-ce que vous parliez avant votre arrivée ?

D.X. En Chine ?

Q. Oui.

D.X. Euh chinois.

Q. Oui mais quel chinois ?

D.X. Ben : ben le : ben le patois de ma ville

D.X. est le seul de nos enquêtés à avoir recours au terme de « patois », dont l'équivalent le plus proche en chinois pourrait être le terme péjoratif de *tuhua*, « langue de la terre », ordinairement employé pour désigner les variantes locales des dialectes chinois. Par ailleurs, le jeune homme parle de « sa ville » sans la nommer, supposant que l'enquêtrice ne la connaît pas. On voit donc ici la trace d'un discours élaboré à propos sa langue maternelle, destiné aux francophones auxquels il s'adresse habituellement. De même, l'emploi de l'expression « langue de chez nous » dans l'extrait d'entretien avec X. cité plus bas, évite la référence géographique explicite, sans doute considérée comme non pertinente avec les interlocuteurs français. Enfin, deux jeunes filles décrivant leur langue comme « un dialecte du chinois » expliquent à l'enquêtrice que c'est leur professeur de français du collège qui leur a appris cette expression. Ainsi, c'est le système de catégorisation des locuteurs français qui est employé par ces jeunes dans leurs interactions avec des francophones.

Mais il arrive que les enquêtés choisissent de définir leur langue maternelle par rapport à eux-mêmes plutôt qu'en faisant appel à une catégorisation à connotation inévitablement hiérarchique. Par exemple, une des jeunes filles, R.M., a recours à l'expression « ma langue » :

Q. [...] quelle langue es-ce que tu parlais ?

R.M. Je parle chinois.

Q. Mais quel chinois ?

R.M. Ben mandarin et : et parle ma langue aussi.

En ce qui concerne les noms de langue proprement dits, on a vu que les enquêtés utilisaient spontanément des termes français généralement acceptés, comme « mandarin » ou « chinois ».

Le « mandarin »

L'usage du terme mandarin vient assez spontanément aux jeunes interrogés dans leurs énoncés en français, pour désigner sans équivoque le chinois standard. L'un des enquêtés, C.W., utilise même l'expression « mandarin chinois ». En revanche, comme nous l'avons remarqué plus haut, le terme de *putonghua* n'apparaît que si introduit en premier lieu par l'enquêtrice, ou dans les énoncés en chinois. Quant au terme de chinois standard (le plus proche sémantiquement du terme *putonghua*), vraisemblablement trop technique, il n'apparaît jamais.

Il semble qu'ici, comme pour les termes référant à des catégories de langues, ce soient les usages des francophones qui prévalent dans le discours en français des jeunes chinois. En effet, les termes de « mandarin », voire de « chinois mandarin » sont communément employés par les francophones conscients de l'existence sur le territoire chinois de nombreuses variétés de chinois. En revanche, il ne correspond pas à l'usage habituel en chinois (où le terme de *guanhua* « mandarin » est un terme technique faisant référence à une variété historiquement antérieure au chinois

standard moderne, auquel cas il est employé par les historiens de la langue, ou à une famille dialectale, auquel il est utilisé par les dialectologues).

Si l'entité à laquelle réfère le terme de « mandarin » est sans équivoque le chinois standard ou putonghua, on peut se poser la question de ce que désigne le terme de « chinois » dans le discours des jeunes interrogés.

Le « chinois »

Pour la majorité des Français, « le chinois » est la langue de la Chine, supposée unique. Mais les jeunes migrants chinois ne peuvent ignorer la diversité linguistique de leur pays, d'autant plus qu'ils sont eux-mêmes originaires de régions dites « dialectales ». Ainsi, l'équivocité du terme « (le) chinois » est parfois cause de confusion pour l'enquêtrice. On s'attendrait à ce que ce terme désigne de façon préférentielle le chinois standard, langue officielle et nationale de la Chine, et c'est en effet ce qui ressort de plusieurs entretiens, comme le montrent les deux extraits suivants :

Extrait de l'entretien avec R.W., âgée de 15 ans :

[...] quand tu étais en Chine, quelles langues tu savais parler ?

R.W. Euh je parlais euh : wenzhou.

Q. Oui.

R.W. Et puis parlais chinois aussi.

Q. Oui ; que tu avais appris comment ?

R.W. euh juste j'ai pris just'au sixième. [=je l'ai appris jusqu'en 6^e]

30

Extrait de l'entretien avec C.W., âgé de 19 ans :

C.W. Au moins / au moins deux langues, chinois et français.

Q. Chinois lequel chinois ?

C.W. mandarin bien sûr.

Cependant, certains jeunes emploient aussi le terme de « chinois » pour désigner un dialecte. De plus, on observe parfois des fluctuations au cours de l'entretien, où « le chinois » peut désigner tour à tour le dialecte ou le standard. Face à cette ambivalence, l'enquêtrice ressent souvent le besoin de demander des précisions quant à ce qui est réellement entendu par l'enquêté. En voici pour témoin un nouvel extrait d'entretien. (voir aussi l'extrait de l'entretien avec D.X. cité ci-dessus, où « chinois » est équivalent à « le patois de ma ville ») :

Extrait d'un entretien avec X., âgée de 16 ans :

Q. Et quand tu étais à Li'Ao. À la maison vous parliez quelle langue ?

X. Oh : langue de : de : chez nous

Q. La langue de chez vous d'accord. Et euh à l'école tu parlais quelle langue ?

X. Je crois c'est/ Je parle beaucoup de chinois

Q. Beaucoup de : putonghua c'est ça ?

X. Non. c'est : c'est la même :

Q. Encore la langue de chez vous ?

X. Oui

En conclusion, on peut voir que les termes utilisés par les jeunes interrogés pour désigner les langues chinoises sont le plus souvent choisis de manière à se conformer aux attentes de l'interlocuteur francophone moyen. On a noté qu'à deux reprises, les enquêtés disaient ouvertement avoir adopté un terme (celui de « dialecte ») introduit par leur professeur de lettres à Paris. D'autres emplois portent également la trace d'une conception française du statut des langues en Chine : le terme de « patois », l'utilisation d'une dénomination large et mal définie comme celle de « chinois », qui répond à l'équation hâtive un pays = une nation = une langue.

Mais c'est justement à travers l'usage du terme « chinois » que le statut accordé aux langues par les enquêtés n'est pas toujours aussi contrasté que l'on s'y attendrait. Certes, on retrouve bien une dichotomie mandarin d'une part, dialecte/patois/langue locale de l'autre, mais toutes ces variétés sont reconnues par une partie des enquêtés comme « du chinois », voire même « le » chinois.

Or, il semble que l'usage de ce terme générique pour désigner à la fois le standard et les dialectes soit spécifique de la situation de migration. En effet, il n'existe pas en chinois de terme pour désigner à la fois ces deux types de variétés. Les termes les plus génériques se rapportent soit à la variété orale du chinois standard (comme hanyu, « langue des Han » ou zhongguohua « parler de la Chine »), soit à sa variété écrite (zhongwen, « écriture/littérature de Chine »), qui ne connaît pas de variantes dialectales modernes.

31

Nous penchons à croire que la « méta-variété » désignée par le terme de « chinois » est un construit destiné en quelque sorte à faire pencher au monolithique « français », et en vertu duquel, si on ne parle pas français, on parle chinois. Le dialecte wenzhou n'est plus alors considéré par rapport au standard national chinois, et donc comme une variété basse dans les termes de Ferguson (1959). Il est envisagé par rapport au français, langue d'usage en France, et donc comme une langue exogène au même titre que le chinois standard, et la dimension du statut est remplacée par celle de propriété d'usage dans un contexte social donné.

3. La construction du futur avec les langues du répertoire

La vie professionnelle

Ce qui frappe chez ceux des jeunes qui ont déjà acquis une bonne maîtrise du français, c'est-à-dire chez ceux qui sont en France depuis 5 ans ou plus, c'est leur vision positive, lucide et sereine de leur situation linguistique : ils sont bi/ou trilingues, ils ont appris des langues étrangères à l'école et perçoivent clairement cela comme un atout formidable pour leur avenir professionnel. L'idée que le multilinguisme pourrait être un handicap n'est tout simplement pas concevable pour eux. Une jeune fille de 16 ans, J.A., en 3^o, se destine à HEC et dit « *je veux faire du commerce international - passer un Bac S, prépa, HEC - et les langues - le chinois ce sera très utile* ».

De même N. (voir annexe), 16 ans, répète plusieurs fois dans l'entretien combien la maîtrise du mandarin parlé, lu et écrit est importante pour son avenir car la Chine est un grand pays qui va jouer un rôle de premier plan dans le futur.

Le plurilinguisme de ces jeunes est intégré dans leurs perspectives scolaires et professionnelles. Parler à la fois le mandarin et le français est perçu comme une chance et une compétence qu'il s'agit de maintenir, de développer et de perfectionner.

La transmission des langues

Comme on pourrait s'y attendre au vu de la valeur accordée au français et au mandarin dans les projets d'avenir des enquêtés, la question de la transmission des langues aux générations futures fait du plurilinguisme une valeur indispensable. En effet, à la question « quelle(s) langue(s) jugez-vous utiles que vos enfants parlent », tous les enquêtés répondent qu'ils souhaitent voir leurs enfants parler au moins deux langues, le français et le « chinois », ce dernier désignant le mandarin dans la grande majorité des cas.

À travers les réponses des jeunes, on voit que le chinois standard est avant tout une langue de culture, représentative de la culture chinoise, et d'autant plus fédératrice que leurs enfants seront appelés à vivre hors de Chine. Il est frappant de constater que ce désir de transmettre le mandarin est exprimé non seulement par des jeunes qui le parlent avec aisance, mais aussi par d'autres qui ne le maîtrisent que de façon très limitée, ayant grandi en France. Quant aux dialectes, ils n'ont d'autre statut que celui de langue familiale, et sont par conséquent exclus des langues que les jeunes comptent transmettre activement à leurs enfants. Lorsqu'ils ne l'excluent pas des langues à transmettre, les enquêtés considèrent en effet que l'apprentissage du dialecte se fera naturellement par simple exposition à la langue parlée dans la cellule familiale.

Toutes ces tendances sont bien illustrées par l'extrait d'entretien suivant, où Z.C., jeune homme de 16 ans arrivé en France à l'âge de 7 ans, explique quelles langues il souhaiterait voir ses enfants parler :

Q. Quand tu seras plus grand si tu te maries et que tu as des enfants, tu aimerais qu'ils parlent quelle langue ?

Z.C. Ben : euh les deux

Q. Les deux c'est les deux quelles ?

Z.C. Ben les deux français et euh : et euh : et non mandarin. Surtout pas trop : wenzhou

Q. Wenzhou ça t'intéresse pas trop ?

Z.C. Non non si, mais je veux qu'ils parlent mandarin parce que

Q. Oui

Z.C. Ouais

Q. Et toi tu pourras leur apprendre le mandarin ?

Z.C. Ben moi je vais : je vais : je vais l'apprendre là

Q. Ouais

Z.C. Au lycée

Q. (...) Tu penses que tu pourras leur : leur parler mandarin toi-même ?

Z.C. Ouais mandarin moi-même euh, euh : fin. ; non euh, je sais pas

- Q. Et sinon, y a d'autres moyens pour eux de l'apprendre tu crois ?
- Z.C. *Ouais si si, je : je vais parler avec eux peut-être*
- Q. Ouais
- Z.C. *Mais si si je pense qu'on est en France, eh ben je vais/je vais plus parler, je vais plus parler français à mon avis*
- Q. Hum hum
- Z.C. *Puisque c'est, c'est euh : fin, comme on est en France eh ben ça c'est*
- Q. Ouais c'est plus naturel
- Z.C. *Ouais c'est plus euh :*
- Q. Et : est-ce que tu aurais envie qu'ils parlent ou qu'ils comprennent le wenzhou ?
- Z.C. *Euh : ben ouais, je pense oui, parce que, comme à mon avis. à mon avis tu vois, moi mes/mes toute/dans ma famille je parle wenzhouhua, avec euh mes parents, eux : eux automatiquement ils vont/ils vont euh*
- Q. Ils vont l'apprendre ?
- Z.C. *Ouais, à mon avis euh*
- Q. D'accord
- Z.C. Fin ils vont comprendre.

IV. Histoire de migration

Compte-rendu d'entretien approfondi avec N., 16 ans, scolarisée en 3^e au collège Michelet. Née en Chine à Shanghai, elle est venue en France en 1996 à l'âge de 12 ans.

Pour des raisons de lisibilité, nous avons choisi un système de transcription proche de l'écriture narrative : nous avons gardé toutes les tournures syntaxiques spécifiques de N., mais nous avons simplifié la transcription des phénomènes prosodiques et phonétiques.

Partir en France

« Au début de l'année je m'en souviens – parce que c'est quand même une date importante. Je vivais en Chine avec mes grands-parents et ma tante parce qu'en fait mon père i : depuis que j'étais toute petite mes parents i sont déjà allés à l'étranger. Je les vois pas souvent. Et puis quand j'avais neuf ans i ont divorcé. Et donc euh finalement euh après un an je suis avec ma mère – qui était en France – et s'est mariée avec un – mon beau-père – et elle a eu ma sœur – ma demi-sœur plutôt – et donc à mes douze ans alors je suis venue en France. Au début j'étais pas tellement habituée parce que c'est une nouvelle famille pour moi. Ca fait presque huit ans que j'ai pas vu ma mère – enfin c'est pas parce que j'ai pas vu ma mère c'est on vivait pas ensemble [...] ».

En arrivant, elle découvre donc un pays, une famille, et sa mère qu'elle a rarement vue. Quant au français, « *C'est pas tout à fait que j'ai découvert en France parce qu'en Chine, avant presque un an que je suis arrivée en France, ma mère elle m'a déjà / parce que ma mère elle a un ami ici – alors son ami il a un prof de français en Chine – alors ma mère elle a demandé ce prof pour m'apprendre français. Mais en Chine j'ai appris pendant deux mois et puis voilà je n'en voulais plus.* »

34

Mais cet apprentissage, avec un professeur chinois de l'université ne s'est pas trop bien passé. Elle a refusé de continuer, elle pleurait. Elle explique ces difficultés par le fait que sa mère ne lui a pas permis de passer son examen de fin d'école primaire parce que, puisqu'elle allait venir en France, cela ne lui serait plus utile. Or N. voulait se sentir comme les autres élèves et surtout valider son « *très haut niveau de chinois en Chine* ».

Elle souhaitait venir en France pour rejoindre sa mère qui lui manquait beaucoup.

Les raisons du départ des parents

Ses parents ont quitté la Chine

« pour la condition de vie. La France, on gagne mieux que la Chine, on vit mieux que la Chine. Peut-être c'est pour moi aussi ! I veut gagner une meilleure vie pour moi ou – je sais pas – mon père, en Chine, i faisait du commerce, ma mère elle était infirmière. Et en France, mon beau-père il est photographe, il a deux boutiques photographiques. Donc euh maintenant ma mère elle a appris développer les photos. »

Quant à son père, il est retourné en Chine et il voyage beaucoup à l'étranger.

La scolarité en Chine

N. a donc effectué toute sa scolarité primaire en Chine. L'école se faisait en mandarin. Lorsque je lui ai demandé si le maître ne parlait pas autre chose, elle répond vivement et sur le ton de la plaisanterie « *Si ! Shanghai (rire)* », qu'elle prononce en chinois. « *C'est une langue traditionnelle* », dit-elle. « *Je la parle tout le temps avec ma mère. Mais c'est dommage que ma sœur elle comprend pas. Mais c'est interdit de parler en shanghai dans l'école.* »

En famille

À la maison, en Chine, elle parlait shanghai. Elle ne parlait mandarin qu'à l'école. « *Entre les amis on ne parle que shanghai. Et à la télé, on parle tous en mandarin.* »

L'arrivée en France et l'apprentissage du français

À son arrivée, N. va dans une classe pour non-francophones, au collège Georges Rouault.

« Y a une professeur très gentille qui a fait ses études à Pékin et sait parler mandarin couramment. Je m'en souviens très bien, c'était après une semaine que je suis arrivée en France et je suis partie au collège avec mon beau-père. Alors entre-temps mon beau-père a discuté avec la professeure. Y avait tous les Chinois dans la classe. J'ai pas parlé. Et puis mon beau-père m'a dit « Tu peux rester, tu peux commencer ton cours maintenant, tout de suite ». J'ai dit « J'ai rien préparé, je peux pas » en mandarin à mon beau-père. La professeure a compris et elle m'a dit que y a rien à préparer. Et c'est à ce moment-là je que me suis rendu compte qu'elle parlait en mandarin. J'avais moins peur. Parce que je comprenais pas le français, j'avais peur au début. Après j'avais moins peur, donc je suis restée – quatre mois – puis je suis entrée en sixième. »

En sixième, le rôle des passeurs de langues

« Au début, c'était un peu dur parce que comme j'ai sauté une étape, c'est complètement différent. Après j'ai eu une amie, une très bonne copine, qui est une Chinoise – une Cambodgienne – mais elle sait pas parler mandarin. Alors comme nous sommes toutes des Chinoises même si on parle pas la même langue – mais je me sentais mieux avec elle que les autres – que avec les Français. Je suis restée tout le temps avec elle. Et quand j'ai des fautes/ quand j'ai des difficultés elle m'a corrigé ou elle m'a appris. Après sixième, j'ai beaucoup progressé ou avancé à propos du français, grâce à elle, on peut dire. Et pendant les vacances, avant l'entrée en sixième, je suis restée presque un mois avec une cousine qui est née ici. Elle sait pas parler, pas beaucoup le mandarin, couramment. Donc elle m'a beaucoup appris le français. »

« En fin de sixième, je peux regarder la télé, aller au cinéma sans problème. Mais je garde mon dictionnaire tout le temps dans mon sac. Et maintenant encore, c'est une habitude. Et mon beau-père, et des amis aussi qui sont dans la même situation que moi sauf qu'i sont venus plus tôt que moi en France, alors ils ont des expériences : i m'ont proposé de pas chercher tout le temps les mots dans le dictionnaire. Parce que sinon, après, je vais avoir l'habitude, alors je cherche tout le temps les mots dans le dictionnaire. I faut comprendre à travers les phrases et le ton qu'i parlent, les autres, pour comprendre le sens du mot. Donc maintenant je l'utilise moins. Je cherche de moins en moins dans le dictionnaire [bilingue]. Et c'est à partir de cette année que j'ai cherché des mots dans le dictionnaire français. Mais des fois c'est dur à comprendre quand même. »

La scolarité en France

Quand elle entre en cinquième, elle n'a pas de difficultés majeures avec les cours de français. Elle ne comprenait pas tout, mais ça allait. Elle compare spontanément l'enseignement dans les deux pays pour dire qu'en Chine les professeurs sont très sévères et très exigeants.

« Il y a presque cinquante élèves par classe. On est tous sérieux, on travaille tout le temps. C'est dur. Ici, je change pas, je travaille tout le temps donc je peux rattraper. Mais pour les notes de français, i sont pas tellement bons, en cinquième et en sixième. En quatrième, à Michelet, ça allait mieux. »

La langue française

À la question posée sur les difficultés « en français », N. répond que « c'est plutôt la situation en France entre les gens. Parce que en Chine, entre les voisins par exemple, on parle, on discute, on fait des visites entre les voisins. Mais ici non. Et en sixième et en cinquième, en classe, y a pas beaucoup de monde qui me parle parce que je suis une Chinoise et en plus je sais pas parler français. C'est différent que Wendi [l'amie cambodgienne] parce que Wendi elle a beaucoup d'amis dans la classe. Moi je suis pas née en France, alors i disent que j'ai pas la même culture qu'eux. Maintenant ça va mieux, un peu. »

Je réitère la question initiale en lui demandant si elle a eu des difficultés avec « la langue française ». « Oui », répond-elle, « les expressions sont dures. La langue écrite, les verbes. Au début j'ai pas l'habitude parce qu'en Chine y a pas le temps des verbes, les conjugaisons. Au début, quand je suis arrivée en France, mon beau-père il m'a dit qu'il faut apprendre. Il m'a acheté un dictionnaire de conjugaisons. C'est grâce à ça que je peux passer vite en sixième. »

L'écrit

« En Chine, j'écrivais en caractères chinois mais j'avais l'habitude avec les lettres parce qu'on a commencé l'anglais depuis la troisième année de l'école primaire. Mais quand on parle français, à l'oral, et quand on écrit c'est pas pareil. C'est pour ça, au niveau de la rédaction, de la composition française je me sens pas très bien. Mais maintenant y a des copines qui me corrigent, et comme après la cinquième j'ai changé de collègue, avec Wendi on s'écrit. Mais chaque fois j'écris une lettre à elle, elle me corrige ; elle fait la photocopie et elle m'envoie, et je corrige encore une fois et je l'envoie. C'est une très bonne copine. »

« À partir de cette année, ma mère elle veut que j'avance de plus en plus en français, alors maintenant elle veut que je regarde ses lettres. Parce que ma mère elle est pas très bonne en français. Mais y a beaucoup de choses que je comprends pas. C'est des lettres pour son travail, ou de la banque, ou... Par contre mes lettres, du collègue, de la banque ou des clubs, je comprends. Mais ses lettres, non. C'est peut-être parce que je comprends ma situation, c'est facile à comprendre, ou deviner, plutôt. »

Les amitiés

« J'ai quand même des copains copines chinois. Mais ma mère elle aime pas trop. C'est pas parce qu'elle aime pas les Chinois mais elle m'a proposé [...] parce que elle a dit que si tu sors tout le temps avec des Chinois, tu parles tout le temps chinois/mandarin et elle pense plutôt sur euh me études de français/la langue française – elle préfère que j'ai des amis français » [...]

Du coup, N. a des amis français dans la classe et aussi hors du collège. Elle a des correspondants français. N. évoque alors l'exemple d'une de ses amies, chinoise, arrivée en même temps qu'elle en France et dont la mère est une amie de sa propre mère. Cette jeune fille vit à la campagne où les occasions de parler chinois sont rares, et d'autre part son père est français ; elle progresse donc vite en français. Parties ensemble en vacances dans un camp de jeunes, elles « *se parlaient tout le temps en français parce que ma mère et sa mère elles permettent pas qu'on parle en chinois. Même quand on s'écrit c'est en français.* » Elle a connu beaucoup de Français dans ce camp, « *et on s'écrit* ».

Ecrire

N. dit écrire moins en troisième qu'avant et évoque la fatigue. Avant, dit-elle, « *j'écris mes journaux intimes – en chinois – tous les jours – des fois en français, mais c'est très rare parce que c'est mieux d'exprimer en mandarin. Mais à partir de janvier, j'écris de moins en moins. Je lis, je lis le soir, en français. Mais j'ai pas envie d'écrire, même les lettres. D'habitude j'écris quatre ou cinq lettres par mois en chinois, à mes copines en Chine. Mes copines m'écrivent toujours.* » N. s'inquiète de cette situation car « *j'aime bien écrire* » pourtant. Et dans les deux langues.

Le chinois

N. ne prend plus de cours de mandarin en France. Elle y a passé deux examens chinois. C'est sa mère qui lui a demandé de passer ces examens. Ils viennent de Pékin, du gouvernement chinois. Elle l'avait passé une première fois il y a deux ans mais n'avait eu que la note B. Donc elle vient e le repasser et pense l'avoir réussi. Il y a trois parties. La première consiste en des questions posées sur des textes. La seconde est une rédaction. La troisième est un oral : on lit un texte et on doit répondre à l'oral à des questions. Les examinateurs sont des Chinois de Chine et les épreuves sont corrigées à Pékin.

Elle ne sait pas trop à quoi peut lui servir cet examen, « *mais comme ma mère elle était l'infirmière elle veut que je ferai médecine comme l'étude. Avant j'aime pas du tout. Mais à partir de ces vacances j'ai commencé à aimer les cours de scientifique comme maths, SVT et physique. J'ai beaucoup aimé et j'ai de très bons résultats. Donc, voilà, maintenant ça m'intéresse vraiment, les études de la médecine.* »

Elle reconnaît que l'examen de chinois ne lui servira à rien dans des études de médecine. Qu'il pourrait lui servir si elle rentrait en Chine, mais elle dit avec un petit rire gêné « Je ne suis pas très...je veux pas ». Cet examen, en revanche, pourrait lui servir au cas où elle ne réussirait pas en médecine et devrait se rabattre sur l'économie sociale, domaine qu'elle avait auparavant choisi : « J'aime bien le commerce [...] J'aime bien faire le commerce ou l'économie entre la Chine et la France. Comme, à mon avis, la Chine elle est en train de développer, c'est bien de faire les liens entre les deux pays. »

Les retours en Chine

N. n'est retournée qu'une fois en Chine. Elle souhaitait y aller cet été, mais sa mère n'a pas voulu. Elle souhaite qu'elle reste en France pour parler le français et apprendre beaucoup de choses.

La lecture

N. lit beaucoup de journaux en chinois, tous les jours, parce qu'ils sont abonnés à des journaux chinois. Elle est aussi abonnée à des magazines français. Elle aime bien lire dans les deux langues. Elle aime les livres chinois autant que les livres français. C'est différent. Elle lit plus vite en chinois qu'en français. Mais elle lit de moins en moins de livres chinois parce que sa mère ne le veut pas, alors elle lit les livres chinois en cachette. Son beau-père la soutient, la comprend et achète des livres chinois. Mais sa mère, qui est « *têtue* », continue de penser que cela nuit à ses progrès en français.

Les langues en famille

« Je parle français avec ma sœur – mais pas beaucoup, très rare – parce que elle peut parler très couramment en mandarin – parce qu'on parle tout le temps en mandarin dans la famille, à la maison, avec ma mère – elle comprend pas très bien français – elle comprend les choses que sur les photos (rire). Mon beau-père i parle français, des fois i parle français. Il parle mandarin mais il sait pas parler shanghai parce qu'il est cambodgien. Ma sœur elle comprend pas cambodgien. Avec ma mère, quand mon père est pas là, on parler shanghai. Il est souvent absent parce qu'il va souvent à l'étranger, comme Espagne, Italie, pour faire les photos des mariages – parce que là-bas aussi y a beaucoup de Chinois. Il est souvent absent et je parle souvent shanghai avec ma mère. Et ma demi-sœur ne comprend pas, non. »

37

Lorsqu'elle parle à sa demi-sœur, N. utilise le mandarin, pas le français.

Quant à sa mère,

« elle veut apprendre le français mais comme elle est déjà assez âgée – c'est trop dur pour elle – elle a essayé. Même, on a beaucoup d'amis français et ils ont essayé de l'apprendre mais ça rentre pas. Elle peut comprendre quand les gens parlent mais elle parle pas, pas bien ».

Les emprunts

Quand N. parle en mandarin, il y a des mots qui peuvent venir en français.

« Même en français, aussi, des fois quand mon beau-père ou ma sœur me parlent en français alors, y a un mot que je sais pas traduire en français, que je sais pas exprimer, expliquer en français, alors je sors un mot en mandarin. Et en contraire aussi, quand je parle en chinois, comme j'ai l'habitude de parler à l'école en français – des fois sur des sujets euh de/scolaires alors y a des mots que je sais pas traduire en chinois. »

Ce qui peut lui manquer en français, ce sont

« les mots de la vie courante, de la vie traditionnelle, de la cuisine chinoise. Par exemple on est au restaurant chinois, si mon copain i me demande ce que je veux manger, d'habitude au restaurant français on parle français, mais la cuisine chinoise euh y a des trucs que je sais pas, alors je parle en chinois ». Mais c'est rare qu'elle parle français dans un restaurant chinois, dit-elle. « Des fois, très rare, parce que mon beau-père i veut bien parler français avec moi et ma sœur. Mais i parle tout le temps mandarin avec ma mère. Si on parle tous ensemble, si y a un sujet de quatre, alors i parle en chinois/en mandarin. Mais si i s'adresse qu'à moi ou ma sœur, des fois i parle en français. »

Son beau-père parle très bien et très couramment le français. Quand il était au Cambodge, il savait déjà parler français. Sa demi-sœur a sept ans. Elle est née en France, a appris le mandarin à la maison et le français à l'école. Selon N., elle ne parle pas très bien le français, elle est très timide et ne parle pas beaucoup à l'école. N. n'essaie pas de lui apprendre le français car elle ne se considère pas assez performante. Elle se contente de répondre à des demandes sur le français. Mais celles-ci sont peu fréquentes. Elle l'aide en mandarin mais pas en français.

Et le futur

Questionnée sur le fait de savoir si elle préférerait épouser un Chinois ou un Français, elle répond vivement qu'elle « a jamais pensé ! Ca m'est égal. Ma cousine a épousé un Français. C'est pas la langue qui compte, dans un couple. C'est plutôt les sentiments. » En revanche elle aurait envie de transmettre le mandarin à ses enfants. « Le shanghai peut-être pas. Mais le mandarin c'est important. Dans l'avenir la Chine sera un pays développé donc euh c'est mieux de l'apprendre. Ca lui fait pas de mal d'apprendre une chose de plus que les autres. C'est pour ça, j'ai proposé à ma mère que j'amène ma sœur dans une école de la langue chinoise, parce que comme ma sœur elle sait parler couramment, c'est mieux de l'apprendre à l'écrire. Ca va lui servir. » Toute cette discussion sur la scolarité de la petite sœur, N. l'a conduite avec sa mère en shanghai. Car, « je sens mieux de parler shanghai avec ma mère que mandarin parce que ça fait plus proche. Le mandarin ça fait plus éloigné. Entre moi et mon beau-père on parle mandarin – c'est moi, c'est mon sentiment – si je parle mandarin avec ma mère je sens pareil euh ça donne plus de la distance. Si on parle shanghai (petit rire) je sens plus l'amour de mère peut-être (rire) – je sais pas – je préfère. »

V. Annexes

Annexe 1. Conditions des enquêtes et guide d'entretien

(1) Au cours de l'année 2000, nous avons mené des enquêtes auprès de jeunes Chinois résidant à Paris. Ces entretiens ont été effectués à l'aide d'un guide d'entretien unique, présenté ci-dessous. Les conditions d'entretien et les publics étaient sensiblement différents selon les enquêtrices :

- > Claire Saillard a effectué 19 entretiens semi-directifs auprès de jeunes âgés de 11 à 22 ans, dont le séjour en France allait de quelques mois à 14 ans. Leurs dénominateurs communs étaient d'être originaires de la région de Wenzhou et d'avoir participé ces dernières années aux activités de l'Association Franco-Chinoise Pierre Ducerf (pour le plus âgé d'entre eux, en tant que bénévole enseignant le français). Les entretiens se sont déroulés dans les locaux de l'association.
- > Josiane Boutet a effectué 8 entretiens approfondis et un entretien avec deux enquêtées, d'une durée de deux heures auprès de jeunes Chinoises de 14 à 16 ans, scolarisées au collège à Paris. Ces entretiens se sont déroulés dans les locaux des collèges, soit au CDI, soit dans des salles informatiques. Ces enquêtées n'étaient pas toutes originaires de la région de Wenzhou et n'étaient pas toutes des Chinoises de Chine. Le père de l'une était originaire du Cambodge, la mère d'une autre était originaire de Shanghai, et les parents d'une troisième étaient originaires du Laos.

Guide d'entretien

Les langues dans la communauté chinoise

Introduction

Nous sommes des chercheurs, nous nous intéressons aux langues parlées en France, particulièrement aux langues parlées par les Chinois venus en France. Votre expérience nous intéresse parce que vous vivez avec plusieurs langues. Nous voudrions que vous nous fassiez part de ce qui, dans votre vie, a une relation aux langues que vous avez apprises. Pour cela nous avons quelques questions à vous poser. Vous répondrez en prenant le temps que vous voulez.

Notes biographiques

- > Age
- > Sexe
- > Niveau scolaire
- > Métier

Question 1

Pouvez-vous nous parler de votre itinéraire scolaire en Chine, avant votre venue en France ?

- > École, type de scolarisation (rurale/urbaine)
- > Langues parlées avant la venue
- > Dates
- > Niveau de maîtrise estimé
- > Langues à la maison
- > Les grands-parents
- > La communication familiale, à la maison

Question 2

Maintenant vous êtes en France depuis x années, vous avez appris le français parlé et écrit, pouvez-vous nous parler de cet apprentissage ?

- > Passage dans une classe spécialisée
- > Difficultés
- > Facilités
- > Rapports aux copains français dans l'école
- > Niveau de maîtrise estimé

Question 3

Vous parlez désormais une langue chinoise et le français. Vous pouvez donc faire des comparaisons entre l'apprentissage du chinois et celui du français, entre la langue chinoise et la langue française. Pouvez-vous nous en parler ?

- > Faire sortir des éléments de réflexion métalinguistique
- > Oral et écrit
- > Maîtrise
- > Types d'apprentissage

Question 4

Vous écrivez le français et le chinois. Pouvez-vous nous parler de vos activités d'écriture ?

- > En chinois/en français
- > À qui
- > Écrits intimes
- > Écrits fonctionnels
- > Écrits dans la famille
- > Niveau de maîtrise

40

Question 5

Dans votre famille je suppose que plusieurs langues sont présentes. Pouvez-vous nous parler de la façon dont cela se passe, par exemple au moment du repas ?

- > Qui parle
- > À qui
- > Quand
- > Quelle langue
- > Mélange des langues
- > Emprunts

Question 6

Vous parlez désormais plusieurs langues, quand vous vous imaginez plus grand, pensez-vous épouser une personne elle aussi bilingue ? Que pensez-vous faire avec les enfants ?

- > La transmission des langues
- > Le mariage mixte ou non
- > Les autres langues, en particulier l'Europe.

- (2) En juillet 2000, C. Saillard a réalisé des entretiens en Chine (à Pékin, Shanghai et principalement à Wenzhou) visant à connaître le statut du dialecte de Wenzhou et du chinois standard dans la région, en particulier dans les domaines de l'éducation (primaire, secondaire, supérieure) et de la culture (médias, loisirs). Un entretien a aussi été demandé à l'Attaché culturel du consulat général de France à Shanghai, dans le but de connaître les dispositifs d'enseignement du français dans la région, sachant que les habitants de la région du Wenzhou dépendent pour leurs relations avec la France du consulat de Shanghai.

Le compte rendu des plus représentatifs de ces entretiens figure en Annexe 2 pages suivantes.

Annexe 2. Compte rendu des principaux entretiens réalisés en Chine

Entretien n° 1.

**Zhao Zhangyun, Journaliste au Renmin Ribao (Pékin), originaire de Wenzhou.
10 juillet 2000**

Quelques données sur Wenzhou :

- > 6 millions d'habitants
- > Qingtian dépendait au gouvernement provincial de Wenzhou jusque dans les années 70-80

Pourquoi l'immigration se fait-elle en communauté ; pourquoi l'immigration de Qingtian a entraîné celle de Wenzhou :

- > Les migrants ne parlant que leur langue régionale, ils ont besoin d'une communauté d'accueil, qui leur procure du travail ;
- > Ce sont les gens de Qingtian qui ont migré en premier car ils étaient les plus pauvres, vivant dans une région montagneuse ;
- > Les liens familiaux entre gens de Qingtian et de Wenzhou sont nombreux, à cause des intermariages. Ainsi la migration des gens de Qingtian a fini par entraîner celle des gens de Wenzhou, qui est par la suite devenue plus importante, du fait de la taille de la population.

À propos du ressort économique de Wenzhou :

- > Wenzhou a été peu marquée par la révolution, n'a pas connu la guerre, est naturellement riche (ressources agricoles) : en 1978 lors de la politique d'ouverture, elle a été la première à pouvoir réagir.
- > dans la région, c'est Leqing qui est la plus développée.

À propos des langues :

- > C'est la langue de la ville de Wenzhou qui a le plus de prestige, alors que la langue des banlieues et des petites villes (xian cheng) sont considérées comme plus frustes. Le prestige est lié au pouvoir économique.
- > les différences entre variétés de *wenzhouhua* ne sont pas importantes, avec un effet d'épicentre géographique (variété de la ville) et des variations qui s'étendent de façon centrifuge.
- > hypothèse : le *wenzhouhua* serait la langue de peuples « du Nord » qui se seraient fixés dans la région il y a longtemps (en effet, cette langue ne ressemble pas à ses voisines)

À propos des usages du *putonghua* vs. *wenzhouhua* :

- > dans sa jeunesse, le *putonghua* était très peu utilisé, même à l'école. De plus, l'influence de l'école au moment de la révolution culturelle a été nulle.
- > depuis 78, le *putonghua* s'est développé grâce à la télévision et à l'école. À la télévision, les chaînes de Wenzhou passent des émissions en *wenzhouhua* dans certains créneaux horaires ; le reste est en *putonghua*, et a plus d'impact (notamment sur la jeunesse).
- > depuis 78, les échanges avec l'extérieur se sont beaucoup développés (dans les deux sens), rendant nécessaire l'apprentissage du *putonghua*.

Entretien n° 2.

Mme Ding Lishan, ancienne enseignante de chinois en école primaire à Wenzhou, avec des interventions de sa fille Yu Ningyu, 30 ans, scolarisée à Wenzhou jusqu'au lycée.

11 juillet 2000

À propos de Ding Lishan :

- > Formée à l'école normale de Leqing (niveau « zhongzhuan », années 50-60)
- > Première partie de sa carrière à l'école élémentaire Xiaogaoqiao.
- > Depuis 1994 à l'école élémentaire Puxieshi ; elle y enseignait le chinois (*yuwen* « langue et littérature ») en sixième année (*xiaoxue biye ban*). Contenu du cours : grammaire, vocabulaire, lecture et composition.
- > Ces deux écoles font partie des « écoles d'élite » (*zhongdian xuexiao*) de la ville. Tous les ans, une partie de leurs élèves de sixième année est acceptée directement dans les collèges de la ville, sans passer par le concours.
- > Actuellement à la retraite, vit à Shanghai avec sa fille.

Différence entre avant et maintenant :

- > avant, on parlait *putonghua* en cours, mais hors des cours, chacun était libre ;
- > maintenant, à cause du rapide développement économique de Wenzhou, la mairie et l'office de l'éducation ont promu un règlement qui vise à « avancer vers la modernisation ». En conséquence, dans l'enseignement, on met l'accent sur la nécessité pour chaque élève de bien apprendre le *putonghua*. Ce n'est plus seulement à l'école primaire, mais dès la maternelle que l'on commence. Maintenant, non seulement on parle *putonghua* en cours, mais en dehors des cours, les interactions entre élèves et enseignants se font aussi en *putonghua*.

À propos d'actions incitatives fortes des établissements :

- > actions visant à enseigner activement une prononciation correcte aux élèves : depuis 1993, participation des élèves à une « petite station de radio ». Les élèves les plus doués de chaque classe sont formés trois après-midi par semaine après les cours pendant une heure. Les programmes sont diffusés sur le campus de l'école. Cela a un effet incitatif sur les autres élèves, et pour les enseignants, cela permet de voir à quelle classe appartiennent les élèves qui parlent le mieux *putonghua*. Cela a commencé en 1993 à petite échelle ; ce n'est que depuis 1995 que ce programme a été renforcé. L'initiative émane de l'Office de l'éducation de Wenzhou, et touche toutes les écoles. L'Office lui-même organise des activités, comme les concours de *putonghua* auxquels participent les meilleurs élèves de toutes les écoles.
- > Bien que des activités semblables soient organisées dans d'autres endroits de Chine, c'est à Wenzhou que leur promotion est la plus poussée. Dans la région de Wenzhou, c'est en ville que ces actions ont la plus grande envergure ; à la campagne, le niveau est moins élevé. C'est pourquoi certaines personnes riches envoient leurs enfants faire leurs études à la ville. D'ailleurs, la différence entre élèves de la ville (surtout ceux des écoles « d'élite ») et de la campagne est nettement visible au moment de leur entrée au collège. Les élèves sortant des écoles « d'élite » possèdent un vocabulaire bien plus riche, et de bien meilleures facultés d'expression que les autres élèves.

Question : ces actions de promotion du *putonghua* sont-elles récentes ?

- > par le passé, on mettait aussi l'accent sur le *putonghua*. Par exemple, dans les années soixante, quand j'étais moi-même au collège, on parlait *putonghua* en cours. Mais hors des cours, on parlait « patois » (*tuhua*). On parlait *putonghua* dans les écoles « d'élite », ou les écoles situées en ville. Le *wenzhouhua* parlé en ville est différent de celui parlé dans la région. Dans les huit districts, les dialectes sont parfois intercompréhensibles (Leqing, Rui'an, Yongjia), parfois non (Dongtou, Wencheng, Longchuan ; ce sont des dialectes différents, comme le *minnanhua*).
- > Le *putonghua* est la « langue nationale » (*guoyu*) ; il est promu dans tout le pays, les jeunes comme les vieux le parlent tous. Le problème est plutôt de savoir s'ils le parlent correctement ou non (*biaozhun*) ; on peut dire que les gens âgés de plus de cinquante ans le parlent tous, s'ils ont été scolarisés dans le secondaire. Il est vrai qu'à la campagne, les personnes les plus âgées n'ont pas toutes été scolarisées, mais ce n'est pas les cas des gens d'âge moyen. Ceux-ci sont tous capables de comprendre le *putonghua*, et de l'utiliser. En effet, la télévision est toute en *putonghua*.

- > intervention de Yu : en fait, les personnes de la génération de ma mère, même s'ils comprennent le *putonghua*, ne sont pas toujours capables de l'utiliser pour s'exprimer, tout du moins, cela leur pose problème.
- > il faut reconnaître que la plupart des gens de Wenzhou ont un fort accent quand ils parlent *putonghua* ; en effet, ils se basent sur le dialecte pour parler *putonghua*.
- > intervention de Yu : l'ordre des mots en *putonghua* est inversé par rapport à celui du *wenzhouhua* (e.g. *xian chifan ba* vs. *chifan xian ba*)⁴². Les gens parlent *putonghua* sur la base du *wenzhouhua* (leur langue maternelle).

Question : est-ce que l'amélioration chez les élèves de leurs facultés d'expression en *putonghua* a une influence sur leurs facultés d'expression en *wenzhouhua* ?

- > cela n'a aucune influence néfaste. En effet, le *wenzhouhua* est la langue de la maison/patrie (*jiaxiang*), et chacun le parle de façon très courante. Les deux langues ne s'influencent nullement l'une l'autre. Il y a des gens qui parlent bien *wenzhouhua*, et qui parlent aussi très bien *putonghua*.
- > intervention de Yu : les gens de Wenzhou ont tous un accent en *putonghua* ; si ce n'est pas le cas, alors c'est leur *wenzhouhua* qui est dénaturé.

Question : Qu'en est-il des langues dans les médias ?

- > Cela a toujours été le *putonghua*.
- > (après insistance de la part de l'enquêtrice :) Il y a quand même un programme assez court en *wenzhouhua* à la radio. Il s'agit d'un feuilleton pour les personnes âgées.
- > quant à la télévision, tous les programmes sont en *putonghua*, même sur les nombreuses chaînes de télévision de Wenzhou (plus d'une dizaine). Ceci est bien sûr une question de politique : le gouvernement (*guojia*) n'encourage pas les dialectes. Il faut parler en « langue nationale » (*guoyu*) si on veut que tout le monde comprenne.
- > intervention de Yu : la télévision a commencé à se développer dans les années 80. Avant, il n'y en avait pas. Au début, il n'y avait qu'une chaîne, la « télévision centrale » (*zhongyang dianshitai*) ; ce n'est qu'après que les télévisions locales se sont développées peu à peu. C'était alors la période post- années 80, c'est-à-dire que la politique d'encouragement du *putonghua* était déjà en place. C'est pourquoi il n'y a pas de *wenzhouhua* à la télévision. Par exemple à Shanghai, il n'y a qu'une partie des programmes qui soit en langue locale, comme par exemple des comédies. Si il y a du *wenzhouhua* à la radio, c'est parce qu'on prend en compte les personnes âgées. À leur époque, même la lecture se faisait en *wenzhouhua*. Même à l'époque où j'étais scolarisée dans le secondaire, dans les années 80, les professeurs faisaient cours en *wenzhouhua*. Mais à partir des années 90, le règlement a obligé tous les enseignants à parler *putonghua* (c'est peut-être une politique nationale).

43

Retour sur les langues à l'école. Question : Les enfants sont-ils punis par des amendes quand ils parlent *wenzhouhua* en cours ?

- > On ne peut pas en parler, cela ferait mauvais effet. Je ne l'ai pas fait, mais ce n'est pas exclu.
- > La raison pour laquelle les gens sont de plus en plus demandeurs de *putonghua* pour leurs enfants : ils ont des contacts professionnels avec l'extérieur, ils s'enrichissent, mais ils sont méprisés par les gens de l'extérieur car ils parlent mal le *putonghua*. Ou alors, le mari travaille à l'extérieur de leur région, et refuse de faire venir sa femme parce qu'elle ne parle pas *putonghua*. Les maris s'enrichissent, et pensent de moins en moins à leur femme restée à la campagne. C'est pourquoi les femmes encouragent leurs enfants à bien apprendre le *putonghua* à l'école.
- > Dans les années 70, il y avait des cours du soir de *putonghua* pour adultes. Cela n'existe plus, ce n'est plus nécessaire, puisque tout le monde sait le parler. Cela n'existe plus qu'à Hong Kong.

⁴² L'exemple donné est celui de l'inversion de la place de l'adverbe et du syntagme verbal, discuté dans la deuxième partie de ce rapport.

En ce qui concerne la scolarité des enfants :

- > les enfants de parents riches peuvent entrer dans des collèges même si leurs notes sont insuffisantes, moyennant finances. Mais ceci est impossible dans les établissements « d'élite » ; ceux-ci ne prennent pas les mauvais élèves, de peur de faire chuter leur taux de réussite aux concours.
- > La pression de la réussite dans les études est telle qu'à présent, beaucoup de parents demandent aux enseignants de prendre leurs enfants en cours particuliers (langue et mathématiques, qui sont les deux cours les plus importants à l'école élémentaire, et les seuls au programme du concours d'entrée au collège).

Entretien n° 3.

Professeur Pan Wuyun. Université Normale de Shanghai, Institut de Linguistique.

12 juillet 2000

À propos des conséquences du développement du chinois standard (*putonghua*):

- > Les jeunes qui ont bien acquis le chinois standard et ce à partir de leur plus jeune âge sont moins aptes à s'exprimer en langue de Wenzhou (*wenzhouhua*): ils ne connaissent plus que la langue courante, faisant appel au chinois standard pour les termes liés aux sciences et techniques, à la politique, bien que ces termes existent en *wenzhouhua*.
- > Lorsque j'étais jeune, je n'ai acquis le *putonghua* qu'au lycée. Dans toutes les années qui précédaient, je m'exprimais uniquement en *wenzhouhua*, quitte à prononcer des mots du chinois standard en *wenzhouhua* (emprunts).

À propos de la politique de développement du *putonghua* et de son influence sur les dialectes en général:

- > Le même type de situation se retrouve dans toute la Chine, et surtout dans les coins les plus isolés (ce n'est par exemple pas le cas d'une ville comme Shanghai). C'est lorsque le territoire est linguistiquement très morcelé, comme cela arrive dans certaines campagnes, que le *putonghua* s'implante le mieux, car il joue le rôle de lingua franca. Ce n'est pas tellement le cas de Wenzhou (ville, Yueqing et Ruian) où les dialectes sont intercompréhensibles.

À propos de la vitalité des dialectes:

- > Certains dialectes « mangent » les autres dans les situations de contact. C'est en général une question de prestige (économique et politique), mais il y a des cas plus mystérieux, comme celui de PingYang. On y parlait autrefois *wenzhouhua* uniquement, puis sont venues des populations mindong (parlant « man ») et minnan. Ce sont les locuteurs du *minnanhua* qui ont peu à peu imposé leur langue (c'est vrai aussi plus au Sud, dans un village du district de Cangnan, ou plus largement chez les Chinois d'outre-mer). Il se peut que la raison en soit la plus grande solidarité grégaire des Minnan par rapport aux Wenzhou.

45

À propos des migrants qui travaillent à Wenzhou:

- > Tous n'apprennent pas la langue locale, ils ne le font que s'ils se fixent à Wenzhou. Comparaison avec Shanghai: tous les migrants apprennent la langue de Shanghai (*shanghaihua*), mais certains groupes linguistiques finissent par influencer le *shanghaihua*, comme ceux de Ningbo (ou Hangzhou ?), tandis que d'autres ne laissent aucune empreinte, comme ceux du nord du Jiangsu (car ils sont méprisés par les gens de Shanghai, et ont peur de s'afficher), bien que ceux-ci constituent la majorité des migrants à Shanghai.
- > À Wenzhou en revanche, on ne voit pas de grands groupes communautaires originaires de telle ou telle région. En effet, ces migrants n'habitent pas ensemble, car ils ne sont pas employés par centaines par de grandes usines d'état (comme c'est souvent le cas à Shanghai), mais par petits nombres dans de nombreuses entreprises familiales ou des chantiers de bâtiment. Leur origine en majorité: Jiangxi, Anhui, Sichuan.

À propos du niveau de *putonghua* des jeunes:

Il est bien supérieur à celui de leurs aînés, notamment en ce qui concerne la prononciation. Les jeunes commencent à présent leur apprentissage dès la maternelle, et sont très influencés par la télévision. Au moins 90% des programmes télévisés sont en mandarin.

À propos des conséquences structurelles du contact des langues (Pan relève surtout l'influence du *wenzhouhua* sur le chinois standard parlé par les gens de Wenzhou, et moins l'inverse: influence du *putonghua* sur le *wenzhouhua* des jeunes)

- > au niveau syntaxique: application en *putonghua* de certaines structures syntaxiques propres au *wenzhouhua* (par exemple l'ordre des compléments des verbes ditransitifs)
- > au niveau des sons: encore plus d'interférences. tout d'abord l'« accent » wenzhou: pas de voyelles arrondies, un [a] plus avancé... mais aussi la prosodie: utilisation des tons du *wenzhouhua* sur les mots du *putonghua*.

- > au niveau lexical: utilisation du lexique wenzhou avec une prononciation en *putonghua*, surtout pour des mots propres au dialecte, comme les termes agricoles etc. Pour les mots « modernes », c'est l'inverse: on prononce les mots du mandarin à la Wenzhou, avec des aménagements phonétiques plus ou moins importants.
- > depuis les années 30-40, le *wenzhouhua* a accepté et transformé une grande quantité de mots des domaines techniques à partir du *shanghaihua* (parler de Shanghai), qui lui-même les avait empruntés à l'anglais (exemples, spring, R, ...). Parfois, ce sont des mots du *shanghaihua* qui sont empruntés avec des aménagements tonals (ex. « véhicule »: cu⁴ en *shanghaihua*, cei¹ en *wenzhouhua*, devient cu¹ avec le contact).

À propos du succès de la politique de développement du *putonghua* à Wenzhou :

- > Son succès n'est pas dû aux actions du gouvernement, restées sans effet jusqu'après la révolution culturelle. C'est la politique d'ouverture, en permettant aux gens de Wenzhou d'aller chercher fortune ailleurs en Chine, qui les a poussés à apprendre le *putonghua*, et à l'inculquer à leurs enfants.

À propos de la différence ville/campagne :

- > Le *putonghua* parlé par les enfants des villes est de meilleure qualité que celui des enfants de la campagne. À la campagne, on constate des inégalités entre les villages, les moins « doués » étant les locuteurs de langues autres que le *wenzhouhua* : *minnanhua* etc.

À propos des enseignants :

- > De plus en plus d'enseignants du primaire et du secondaire sont des gens originaires de la région, pour deux raisons : de plus en plus sont formés à ce métier, et de plus, le gouvernement n'affecte plus les enseignants de force, ce qui fait que les gens des autres régions viennent de moins en moins. Les enseignants du supérieur sont en revanche pour la plupart originaires de l'extérieur, dû au manque de formation supérieure (et plus spécifiquement en « 3^e cycle » *yanjiusuo*) des jeunes de Wenzhou.

À propos des langues à l'école :

- > Les cours de chinois se font en *putonghua* (ce qui n'était pas le cas il y a 30 ans), et les autres cours le plus souvent en *wenzhouhua*. Cependant, même ceci commence à changer, car les jeunes enseignants manquent de plus en plus de vocabulaire en *wenzhouhua*.

À propos de l'économie à Wenzhou :

- > C'est la plus florissante de Chine : l'économie d'état ne représente que 2 % du total ; c'est le seul endroit de Chine où les prix de l'immobilier continuent à augmenter.
- > Dans la région de Wenzhou, ce sont Rui'an et Leqing les plus florissantes.

Entretien n° 4.

Jean Poncet, Attaché de coopération et d'action culturelle, Consulat général de France à Shanghai

13 juillet 2000

À propos de la politique du français au niveau national :

- > le français n'est en général enseigné qu'à partir de l'université ;
- > la seule langue étrangère enseignée avant est l'anglais : dans le secondaire, elle est obligatoire ; dans le primaire, voire la maternelle, elle est optionnelle.
- > de même, l'anglais est la seule langue étrangère testée au concours des universités

- Deux bémols :

1. au niveau national

- > il existe trois écoles de langues étrangères (niveau secondaire) : Shanghai, Nanjing, Wuhan, où la première langue étrangère enseignée peut être autre que l'anglais. Le français y est enseigné aux niveaux collège et lycée. Les promotions sont constituées d'une vingtaine d'élèves.
- > pour les élèves sortant de ces écoles, il existe un concours des universités aménagé, qui ne leur donne la possibilité d'entrer que dans des filières de langues étrangères (entrée en deuxième année). Ce système est trop rigide, et ressenti comme tel par les plus brillants des élèves.
- > En conséquence, le consulat de Shanghai a mis en place un dispositif expérimental avec l'école de Nanjing, qui permet aux meilleurs élèves de partir en prépa maths sup à Louis le Grand (3 l'an dernier, 2 cette année) ou encore à L'INSA de Lyon (4 cette année). À l'avenir, il s'agira d'étendre ce dispositif à d'autres filières d'études supérieures (histoire, art, etc.) pour répondre aux aspirations des élèves.
- > En ce qui concerne la réussite de ces élèves aux concours des grandes écoles en France, elle est plus facile pour les écoles scientifiques que pour les écoles de commerce, sciences politiques ou autres, qui font appel à des compétences littéraires plus poussées.
- > En conséquence, un autre projet du consulat est de mettre en place dans certaines universités (pour l'instant deux ou trois, dont Nanterre) un système de tutorat en première année de DEUG, pour aider les étudiants chinois à s'habituer aux manières de travailler dans les universités françaises.

2. à Shanghai

- > mise en place en 1998 par MM. Chirac et Jiang Zemin d'un programme appelé « filière francophone », visant à réintroduire le français comme deuxième langue vivante dans l'enseignement en amont du supérieur, et aussi à démontrer aux autorités éducatives chinoises le bien-fondé du concept de LV2, quelle qu'elle soit (c'est-à-dire l'insuffisance de l'anglais dans un pays recherchant une ouverture large).
- > les quatre établissements concernés sont : l'école primaire et le collège Riri, le collège expérimental de Baoshan, les lycées Guangming et Pudong Jincui.

- Les obstacles à ce projet :

- > cet enseignement n'est pas pris en compte dans le concours des universités, ce qui risque de mener à une certaine défection en troisième année de lycée (on le verra à la rentrée 2000)
- > il y a un problème de continuité du primaire au collège et du collège au lycée, puisque l'entrée se fait sur examen, et les élèves ne sont pas sûrs d'être admis dans un établissement offrant ce programme. À ce jour il existe quelques accords à l'amiable pour un passage direct (moyennant finances).
- > le problème des enseignants : il n'existe pas de formation dans les écoles normales, ni de poste budgétaire pour les établissements, puisque ces filières ne rentrent pas dans les programmes. On fait donc appel dans la majorité des cas à des vacataires : jeunes diplômés d'université, retraités, plus trois postes de Français payés par le consulat.

Ce programme a malgré tout un effet d'entraînement, motivé par la demande des familles : mise en place d'enseignements facultatifs de FLE par un certain nombre d'établissements (lycée Xiangming, collège Jincai, école primaire Tongjiadu).

À propos de Wenzhou :

- > pas d'informations en ce qui concerne le FLE.
- > le consulat se trouve face à d'énormes problèmes de migration en Chine en général et à Wenzhou en particulier. La pression des regroupements familiaux (parfois douteux) est très forte, suite aux régularisations en France. C'est difficile à gérer pour le gouvernement français, qui tient à ne pas créer d'incitation à l'immigration clandestine.
- > en conséquence, il n'y a pas de politique de formation pour la préparation au regroupement familial.
- > quant au gouvernement chinois, il mène une politique de laisser-faire.

À propos de l'attribution de visas d'études pour la France :

- > le consulat est inquiet de la nouvelle politique d'attribution des visas pour études depuis 1998, qui crée un énorme appel d'air, particulièrement en Chine, ou l'augmentation des demandes de visas impose de faire un tri sévère, malgré le manque de temps et de moyens. En effet, l'obtention de ce visa est la porte la plus facile pour l'immigration illégale.
- > depuis septembre 1999, les consulats en Chine n'accordent plus de visas pour des études de FLE « sec ».
- > mise en place du TEF, garantissant un niveau minimal de français des candidats. Si la mise à niveau en français est nécessaire, elle se fait en parallèle avec une autre formation.
- > le but du consulat est de n'accorder des visas d'études que pour les bons candidats souhaitant accomplir un complément de formation (et non un simple diplôme de premier cycle, ou BTS, ou DU).

Entretien n° 5.

M. Huang, professeur de lettres au Lycée Ren Yansong, Li'ao.

18 juillet 2000

M. Huang est âgé de 30 ans et enseigne les lettres depuis 7 ans.

Présentation du lycée :

- > bâti à l'initiative et grâce aux dons d'un ancien habitant de Li'ao ayant migré en France
- > abrite 1200-1300 élèves dont des pensionnaires ; avec 10 classes pour chaque niveau, effectif maximum 50 élèves/ classe.
- > il y a deux nouveaux bâtiments : un grand gymnase et cinq étages de laboratoires (chimie, physique, langue étrangère, informatique) ; ce dernier bâtiment a nécessité un investissement de plus de 11 millions de Yuan.
- > le lycée fait partie des trois « lycées d'élite » (*zhongdian gaozhong*) du canton.
- > le salaire des enseignants est très élevé, pour les dissuader de se faire embaucher par l'un des deux autres lycées d'élite.
- > les enseignants ont tout au plus la charge de deux classes (une centaine d'élèves).
- > pour faire face à toutes ces dépenses, le lycée a mis en place un système à trois vitesses : (1) 60 % des élèves sont admis sur concours, ils paient une scolarité normale ; (2) les élèves ayant des résultats inférieurs à la norme du lycée au moment du concours d'entrée peuvent néanmoins être inscrits moyennant finances (*zifei sheng*) ; le coût d'une telle entrée varie entre 20 et 100 mille yuan, selon leurs notes ; (3) quelques élèves vraiment mauvais se voient ouvrir les portes du lycée en échange d'un mécénat (*juanzi sheng*) ; le montant de la scolarité n'est pas évoqué...
- > le lycée a un taux de réussite au concours national des universités (*gaokao*) de 86 %.

À propos de l'enseignement des lettres et du *putonghua* :

- > Quels que soient les cours, l'enseignement se fait à présent en *putonghua*. Les seules exceptions possibles sont les cours assurés par les enseignants âgés, mais on peut dire que depuis les années 90, il n'y a plus d'exceptions.
- > en ce qui concerne les cours de lettres, il y a un programme de littérature à respecter pour préparer les élèves au concours des universités. Il est donc très difficile d'introduire des activités portant spécifiquement sur la langue (tout au plus une heure sur les quatre heures hebdomadaires). Les cours sont basés sur des textes littéraires.
- > Des activités autres que celles du programme peuvent être abordées lors de cours optionnels, ou dans le cadre des clubs étudiants (*shetuan*). Il y a aussi possibilité d'organiser des concours d'élocution, d'argumentation... tous moyens utiles pour développer les compétences en *putonghua*.
- > Le lycée n'accorde pas beaucoup d'importance à la langue comme matière. Même le niveau des enseignants (même jeunes) laisse souvent à désirer : ils ne seraient pas capables d'organiser des activités visant à une meilleure compétence orale de la langue. De gros efforts sont à faire, et M. Huang a déjà pris quelques initiatives dans ce sens. Il a par exemple organisé un voyage de classe à Pékin, pour que les élèves se rendent compte de l'importance de maîtriser le *putonghua*.
- > les élèves ne sont pas tous aussi sensibles à la langue, mais si on y met les moyens, on devrait pouvoir arriver à quelque chose. M. Huang envisage de monter des cours intensifs sur de courtes périodes, qui pourraient être pris en compte dans la notation des élèves, pour permettre une plus forte motivation.
- > un travail de fond important a déjà été accompli au niveau de l'éducation de base (*jieceng jiaoyu*), ainsi qu'au niveau de la formation des enseignants, ce qui entraîne un changement très rapide sur les enfants.
- > malgré tout, on devrait exiger que les enseignants suivent une formation continue pour améliorer leur niveau de langue et vérifier leurs compétences en *pinyin*⁴³ (certains ne l'ont pas réellement acquis, mais se sont contentés d'apprendre un certain nombre de mots par cœur, d'où la fréquence des erreurs et l'incapacité à l'enseigner).

⁴³ Transcription officielle du *putonghua* en lettres latines.

À propos des compétences des élèves en *putonghua*:

- > le niveau de *putonghua* des élèves de première année de lycée s'améliore sensiblement d'année en année, mais cela dépend bien sûr de leur école d'origine. Notamment, les élèves originaires d'écoles de campagne ont un niveau sensiblement moins élevé que les élèves scolarisés dans les agglomérations.
- > on s'aperçoit que le niveau de *putonghua* des élèves est déjà fossilisé quand ils entrent au lycée ; il est très difficile de les faire évoluer de façon positive dans leur prononciation ou autres compétences langagières. M. Huang a fait plusieurs essais dans ce sens, sans grand succès. En général, les filles font plus de progrès que les garçons, elles sont plus réceptives.
- > Les élèves ont en arrivant au lycée l'habitude de s'exprimer en dialecte, que ce soit entre eux ou avec les enseignants. M. Huang a donc mis en place une règle exigeant que les élèves s'expriment en *putonghua* en toute occasion ; en cours, il punit les contrevenants en leur enlevant des points. Il s'est aperçu qu'une fois l'habitude prise en cours, ce comportement s'étendait au réfectoire et au dortoir⁴⁴.
- > les élèves ont déjà pris l'habitude de s'exprimer en *putonghua* avec les enseignants. Il faut cependant que l'usage du *putonghua* soit étendu hors de la classe pour que le niveau s'améliore vraiment.
- > les difficultés des élèves face au cours de lettres ne sont pas uniquement dues au fait qu'ils sont locuteurs d'un dialecte, mais relèvent souvent de problèmes de littérature plus basiques : il y a donc un travail de fond à faire dès le plus jeune âge.
- > En langue (*putonghua*), les élèves se débrouillent mieux à l'écrit qu'à l'oral. Cela ne suffit pas pour s'assurer une bonne insertion sociale.

À propos de la valeur sociale du dialecte et des compétences dialectales des jeunes :

- > la valeur du dialecte est avant tout commerciale (et non culturelle, cette valeur correspondant au *putonghua*), et géographiquement restreinte.
- > depuis quelques années, l'arrivée de gens de l'extérieur venant travailler dans la région a eu une influence positive sur les gens, en les motivant à apprendre le *putonghua*.
- > bien sûr, l'usage poussé du *putonghua* en cours entraîne une perte de compétences en dialectes. En effet, les élèves n'ont plus l'occasion d'entendre certains mots techniques ou littéraires en dialecte.
- > on constate une nette tendance à la diminution du nombre de locuteurs du dialecte, puisque de plus en plus de jeunes ne le parlent pas. L'idéal serait de pouvoir conserver ce dialecte de façon « naturelle », en créant de nouveaux espaces pour son usage, comme par exemple une rubrique spéciale dans le journal local (il semble qu'elle existe déjà ; de même, des livres ont été publiés sur le dialecte de Rui'an).

⁴⁴ À ce propos, Lin Danfeng, jeune fille Wenzhou qui m'accompagne durant l'interview au lycée, remarque qu'elle n'a pas entendu un seul élève s'exprimer en *putonghua* dans les couloirs du lycée lors de notre visite!

Entretien n° 6.

Récit de Lin Danfeng,

20 juillet 2000

Lin Danfeng est une jeune fille de 18 ans, habitante de Li'ao, scolarisée en lycée professionnel (*zhongzhuan*) à Wenzhou, en 2^e année.

« Quand j'étais petite, jusqu'au collège, nous parlions très très peu *putonghua*. C'est-à-dire que jusqu'à l'âge de 16 ans (on est diplômé du collège à 15 ans, mais j'ai fait une année supplémentaire de révisions), je n'ai pratiquement jamais parlé *putonghua*. Ce n'est qu'au moment où je suis entrée au lycée à Wenzhou que j'ai côtoyé des camarades venus d'ailleurs, avec qui on ne parle que *putonghua*. Il y en a qui viennent de Pingyang, de Cangnan, de Ningbo, de Shaoxing. Même s'il y avait des élèves qui savaient le *wenzhouhua*, ils parleraient *putonghua*. Il y a des différences entre le *wenzhouhua* et le *rui'anhua*, que je parle. Si on parle vite, il arrive qu'on ne se comprenne pas ; c'est plus simple de parler *putonghua*, c'est plus facile de communiquer. Dans toute l'école, il n'y a que trois personnes qui viennent de Li'ao, et l'une d'entre elle est diplômée. Donc on n'est que deux, et dans la même classe, mais on ne s'entend pas très bien, on ne se parle pratiquement pas. Ma meilleure amie, celle avec qui je m'entends le mieux, est originaire de Shaoxing. La fille de Li'ao, quand elle s'adresse à moi, ne parle que « langue locale » (*bendihua*) ; on dirait qu'elle y est plus habituée, elle parle très peu *putonghua*. Si je m'adresse à elle, je lui parle forcément *putonghua*. Là-bas, je ne parle que *putonghua*. Mais quand je reviens à la maison, il n'y a pas moyen, ma mère ne le parle pas ! Quand je rencontre des anciens camarades ici, on ne parle que « langue locale », parce qu'ils ont déjà commencé à travailler. De ceux qui ont fini le collège, il n'y en a que cinq ou six qui font encore des études. Les autres sont soit partis à l'étranger, soit ils travaillent ici.

Quand j'étais à l'école ici, tous les profs parlaient « langue locale » en cours, même pendant les cours de langue. Je ne me souviens pas qu'on ait eu des cours de prononciation, ou de *pinyin*. Je me souviens seulement d'une fois où le prof nous avait gardés après la classe parce que l'on prononçait mal. Il était six ou sept heures et il ne nous laissait toujours pas rentrer. Je ne me souviens pas d'autre chose.

Mes camarades actuelles, de Shaoxing ou de Ningbo, je pense qu'elles parlent *putonghua* de façon plutôt correcte. Mais ici, on a vraiment des problèmes, par exemple avec les sons rétroflexes ; avant, au lieu de dire « sishi », je disais « sisi », mais maintenant, je me suis corrigée. Quand je parlais avec mes camarades, elles me faisaient remarquer que j'avais une mauvaise prononciation, par exemple « yuwen », et c'est comme ça que je me suis corrigée. Ca s'est souvent passé comme ça.

Plus tard, j'aimerais bien travailler dans une banque, ou dans une administration. Ici à Li'ao, j'ai remarqué quand je vais à la banque ou à l'agence de crédit, que les employés se parlent en « langue locale » (*bendihua*). On les entend rarement s'exprimer en *putonghua*, peut-être même jamais. Moi j'aimerais bien trouver du travail à Wenzhou, ou alors continuer mes études. »

Entretien n°7.

Qian Jianmin, maire de Rui'an.

20 juillet 2000

N. B. l'équipe municipale actuelle n'est en place que depuis un an, l'autre ayant été congédiée pour corruption. La municipalité comprend non seulement la ville de Rui'an, mais toute la zone environnante.

À propos de politique des langues à Wenzhou : la présente équipe municipale ne s'est pas encore penchée sur le problème.

À propos des usages linguistiques dans l'administration :

- > tout le monde sait parler *putonghua* ; 70 % des interactions s'effectuent en *putonghua*, et 30 % seulement en *wenzhouhua*.⁴⁵
- > le règlement impose par ailleurs que toute communication avec l'extérieur se fasse en *putonghua*. Mais lorsque les fonctionnaires sont en mission à la campagne, ils doivent se servir du *wenzhouhua* pour se faire comprendre. Mais en principe, avec l'extension de l'instruction, tous devraient être à même de comprendre le *putonghua*.

À propos des usages linguistiques dans les médias :

- > à la télévision, pas du tout de dialecte, sauf (sic) dans quelques programmes spécifiques.
- > à la radio, c'est pareil, sauf pour les programmes émis par les « *xiang zheng* » (gouvernement de la campagne) pour la population des campagnes.

⁴⁵ Selon mes observations, tous les employés croisés à la mairie, hauts placés ou non, parlent *wenzhouhua* entre eux, n'utilisant le *putonghua* qu'à mon égard.

Entretien n° 8.

Professeur Ma Dakang, Directeur de l'Institut Normal de Wenzhou, spécialiste de littérature.

24 juillet 2000

À propos de l'Institut Normal (IN) de Wenzhou :

- > établissement d'enseignement supérieur, formant les futurs enseignants dans toutes les matières enseignées en primaire et secondaire ; la formation a lieu au niveau « benke » (4 années universitaires ; pas de recherche).
- > Les étudiants sont recrutés dans toute la province, la grande majorité provenant de la région de Wenzhou (en général, les IN ou UN recrutent au niveau provincial, sauf les très grands comme Huadong qui recrutent au niveau national) ; les enseignants sont recrutés au niveau national, mais la majorité est de la région de Wenzhou.
- > Les effectifs actuels tournent autour de 3 000 étudiants, dont un millier environ sont diplômés chaque année.
- > Les étudiants se destinant à enseigner la langue et la littérature chinoise sont les plus nombreux (entre 1/5 et 1/7), suivis par les mathématiques, puis les « langues étrangères » (c'est-à-dire l'anglais ; cette matière est enseignée dans le secondaire, ainsi que dans quelques écoles primaires).

À propos des usages langagiers à Wenzhou :

- > Dans la rue, les gens parlent *wenzhouhua* ; ceux qui parlent *putonghua* sont en majorité de l'extérieur.
- > Il arrive que des gens de la campagne autour de Wenzhou ne veulent pas que l'on reconnaisse leur accent lorsqu'ils viennent à la ville ; ils préfèrent se faire passer pour des gens de l'extérieur, et parlent *putonghua*.
- > En famille on parle presque uniquement « langue locale » (*bendihua*).
- > Avec mes anciens camarades de classe, je me dois de parler *wenzhouhua* pour ne pas me donner des airs supérieurs ou lointains. Le dialecte est plus intime.
- > Avec les commerçants, parler *wenzhouhua* permet de négocier des prix raisonnables ; si on parle *putonghua*, on vous traite comme quelqu'un de l'extérieur, et les prix sont plus élevés.
- > À l'école, pendant les cours, on parle *putonghua* ; les enseignants entre eux parlent les deux langues ; quant aux étudiants, ils parlent plus *wenzhouhua* que *putonghua*.
- > D'une manière générale, communiquer en *putonghua* ne pose plus problème à personne, mis à part les personnes les plus âgées. Mais cela ne vient pas naturellement, cela paraît affecté, surtout avec les proches.

53

À propos de l'enseignement du *putonghua* :

- à l'IN

- > Les futurs enseignants sont testés en *putonghua* lors de leurs études ici ; ils suivent auparavant des cours de prononciation avec du matériel audio. Cela est vrai depuis des années pour les futurs enseignants de chinois, mais s'est généralisé depuis deux ans à tous les enseignants. Ce type de formation et de test n'a lieu que lors de la formation initiale. Il est vrai que certains enseignants qui se fixent à la campagne reprennent des mauvaises habitudes de prononciation, qui ne tardent pas à se fossiliser.
- > En général, l'accent des étudiants ayant été scolarisés en ville ne pose pas de problème, car ils ont eu des enseignants bien formés. En revanche, les élèves de la campagne ont une prononciation bien moins correcte [N.B. : il y a deux écoles de formation des maîtres, de niveau secondaire, à Rui'an et à Leqing : tous les enseignants de la région de Wenzhou ne passent pas par l'IN]. On pourrait donc envisager de dispenser de cours de prononciation les étudiants qui auraient passé le test avec succès (ce n'est pas encore fait).
- > En matière d'enseignement de la langue à l'IN, on en reste surtout à la prononciation ; Il n'y a pas de nouveautés en matière de didactique, si ce n'est l'utilisation de labos de langue. Ces cours ne constituent que 2 heures par semaine.

- en primaire et secondaire
- > Lorsque j'étais petit, beaucoup de gens ne parlaient pas le *putonghua*.
- > Dans l'enseignement secondaire, il n'y a pas vraiment de séparation entre langue et littérature. L'enseignement est basé sur les œuvres littéraires. On reconnaît ici l'influence de la tradition lettrée chinoise.
- > À l'école élémentaire, on commence par le *pinyin*, puis on passe à l'apprentissage des caractères.
- > À la ville, pratiquement tous les élèves sont passés par la maternelle, et parlent donc *putonghua* à leur entrée en primaire. Ce n'est pas le cas à la campagne. Cependant, la plupart des enfants ont accès à la télévision, et ont une connaissance passive du *putonghua*.
- > On ne peut donc pas considérer que le *putonghua* est une langue étrangère à l'entrée en primaire. De plus, linguistiquement parlant, la différence entre *putonghua* et *wenzhouhua* est avant tout une différence de prononciation, avec aussi des différences lexicales et syntaxiques (« inversion » de l'ordre des constituants).

Entretien n° 9.

**M. Ye Jian, directeur de « Wenzhou Qinfen foreign-languages spare-time school »
(école publique destinée aux adultes).**

25 juillet 2000

- > L'école propose des cours de français niveau débutant, 3 heures * 3 soirs par semaine par semestre de 20 semaines, soit 180 heures par semestre. Les cours ont lieu uniquement pendant l'année (contrairement à d'autres langues où il y a des cours d'été). C'est en principe le seul établissement de Wenzhou habilité à donner des cours de langues autres que l'anglais.
- > les langues enseignées dans l'établissement sont : le français (2 classes), l'anglais (18 classes), l'allemand (1 classe), l'italien (3 classes), l'espagnol (1 classe), le japonais (1 classe). Il y a aussi eu du néerlandais et du portugais, mais la demande est trop faible actuellement. Le russe n'est pas demandé. Les effectifs sont de 50 élèves par classe, parfois même plus de 60.
- > l'établissement assure la préparation à un examen d'anglais reconnu par l'état et donnant lieu à des équivalences (*gonggong yuyan kaoshi*).
- > l'établissement existe depuis 23 ans, et offre des cours de français depuis 17 ans. Le nombre des classes de français (mais aussi d'italien et d'espagnol) varie en fonction de la demande d'émigration. Par exemple au début des années 80, il y a eu jusqu'à 4 classes. En ce moment, c'est l'italien qui est le plus demandé (3 classes plus une l'été).
- > les élèves qui apprennent le français ont pour objectif de partir en France, en partie pour y migrer, en partie pour y faire des études (environ 20 %) ; ces derniers sont plus jeunes, et plus instruits que les premiers (au moins fin d'études secondaires).
- > les enseignants de français : il y en a deux, chacun responsables d'une classe (pas de répartition des tâches).
- > le manuel utilisé est un manuel chinois, intitulé « fayu yu shenghuo » (tome 1).
- > les cours ne durent qu'une année, car le but des élèves est d'acquérir des bases pour partir en France.

Entretien n° 10.

M. Luo Chuilian, directeur adjoint du Département de chinois, Institut normal de Wenzhou.

28 juillet 2000

À propos de l'enseignement du *putonghua* à l'institut :

- > en 1994, mise en place d'une procédure d'évaluation du niveau de *putonghua* des enseignants de primaire et de secondaire et des présentateurs radio/télé au niveau national (Commission nationale de la langue et de l'écriture, Commission de l'éducation, Ministère de la radio et de la télévision). Cet examen doit aussi s'appliquer aux étudiants en dernière année des universités, instituts et écoles normales, et à terme, pourrait constituer une référence pour les métiers de services à l'échelle nationale
- > cette procédure n'a pas été approuvée immédiatement par toutes les provinces, en raison de la disparité des situations linguistiques. En particulier, les provinces du sud se sentent défavorisées par rapport au nord, où le *putonghua* est le plus souvent langue maternelle de la population.
- > Le Zhejiang n'a accepté de mettre cet examen en place qu'en 1997; pour l'instant, il touche en majorité les diplômés des universités, instituts et écoles normales. À partir de cette année, il va être appliqué au corps enseignant, toutes disciplines confondues.
- > Le plus grand travail pour la mise en place de cet examen est la formation des examinateurs, qui se fait en petits groupes au niveau provincial (Luo est l'un des formateurs pour le Zhejiang). Parallèlement, on édite des brochures aidant à la préparation de l'examen et basées sur le programme défini dans le document « Guoyu n° 43 » de 1994.
- > avant la mise en place de cette procédure, il existait déjà un enseignement du *putonghua* à l'institut normal de Wenzhou, mais ses objectifs et les standards de mesure du niveau des étudiants n'étaient pas clairement définis.
- > la formation continue en *putonghua* de tous les enseignants de la région de Wenzhou a commencé. Les objectifs sont plus ambitieux pour les enseignants de langues que pour les autres.
- > Actuellement, dans l'enseignement du *putonghua* dispensé à l'institut normal de Wenzhou, on ne se contente pas du programme lié à l'examen, que l'on considère comme une base de départ; on met l'accent sur la langue orale comme outil d'enseignement (*jiaoxue kouyu*). Cependant, compte tenu du fait que Wenzhou est une « région dialectale » (*fangyan qu*), et que les étudiants n'ont souvent pas un niveau de *putonghua* satisfaisant, on ne peut négliger l'enseignement de base, dispensé à tous les étudiants.
- > Le plus grand obstacle actuellement est le manque de formateurs, surtout si l'on veut travailler en petits groupes de 12 à 15 étudiants dans un souci d'efficacité. D'autre part, cette question n'est pas prise très au sérieux par l'institut. En termes de priorités, l'enseignement de l'anglais passe avant celui du *putonghua* !
- > Autre problème: ce qui est enseigné pour la préparation à l'examen n'est pas immédiatement lié à ce que les étudiants (en chinois) auront à enseigner en tant que profs de langues.
- > Les cours au département de chinois de l'Institut Normal: ils abordent à peine la question du *putonghua* ou de la langue parlée. Les matières enseignées sont: le chinois moderne, le chinois classique, la théorie linguistique, mais surtout la littérature classique. C'est la littérature qui est la matière préférée des étudiants, comme en témoignent les 90 % de mémoires des étudiants portant sur la littérature. La langue/linguistique n'intéresse que 10 % des étudiants.

La répartition des tâches entre les divers établissements normaux :

- > traditionnellement, les écoles normales (niveau lycée) de Rui'an, Leqing et Pingyang formaient les enseignants de primaire, tandis que l'institut de Wenzhou formait les enseignants du secondaire. Cependant, les trois écoles ne suffisent pas à la demande. Celle de Pingyang a déjà été transformée en centre de formation continue, tandis que les deux autres seront fondues avec l'institut.
- > la vocation des écoles normales en ce qui concerne l'enseignement du chinois, c'était de former à l'enseignement de l'écriture et de la langue parlée. On peut dire que les enfants des campagnes ont grandement bénéficié de l'enseignement des professeurs formés dans ces établissements; mais bien sûr leur environnement linguistique n'est pas idéal. En conséquence, les enfants de la campagne ont un bon niveau de *putonghua* en primaire, mais chutent dans le secondaire. Cela pose la question de savoir sur quoi on doit mettre l'accent d'ans l'enseignement du chinois en secondaire. Ne néglige-t-on pas les savoirs de base ?

Question du public débutant en *putonghua* à l'entrée en primaire ; usage des langues :

- > pour les enfants ne parlant pas le *putonghua* à l'entrée en primaire (comme pour les autres), on commence par l'apprentissage du *pinyin*. Mais cela reste une simple technique : les enfants savent déchiffrer et écrire, mais cela ne garantit pas qu'ils soient capables de s'exprimer en *putonghua*.
- > de nos jours, avec les médias, le passage à l'oral se fait plus vite (vers la quatrième ou cinquième année de primaire)
- > il y a encore des écoles où les enseignants parlent « patois » (*tuhua*), sauf lorsqu'il s'agit de langue écrite. En effet, il est difficile quand on lit du chinois standard écrit de le transposer directement en *wenzhouhua* : la syntaxe des deux langues est trop différente. Ce n'est pas le cas dans d'autres régions du Zhejiang, par exemple à Shaoxing, où les deux langues ont des syntaxes comparables, et le dialecte peut être utilisé même pour l'enseignement de la langue écrite.

À propos des attitudes linguistiques : pourquoi les locuteurs des dialectes du Sud n'accordent-ils pas assez d'importance à l'apprentissage correct du *putonghua* :

- > un niveau approximatif permet de se faire comprendre, et cela d'autant plus que la puissance économique du sud de la Chine a dépassé celle du nord. Les gens du nord se sont donc accoutumés à la façon de parler de ceux du sud. Ces derniers ne ressentent donc plus le besoin de faire d'efforts. Un exemple parlant est celui de la chaîne de télévision centrale, qui emploie des présentateurs ayant un fort accent du sud.

Annexe 3. Programmes d'associations parisiennes proposant des cours de français pour les jeunes Chinois

ASLC : traduction des documents figurant pages suivantes, parus dans Le Gong (n° 19 et 24), journal de l'ASLC.

1. Publicité pour les activités du troisième trimestre 1999-2000

Cours de français et de chinois

Français niveau débutant

matin : 8h-10h, le lundi, mercredi et vendredi (début le 14 avril)

matin : 8h-10h, le mardi, jeudi et samedi (début le 15 avril)

après-midi : 3h-5h, le mardi, jeudi et samedi (début le 13 avril)

soir : 20h30-22h30, le lundi, mercredi et vendredi (début le 21 avril)

soir : 20h30-22h30, le mardi, jeudi et samedi (début le 11 avril)

Français niveau intermédiaire

matin : 8h-10h, le mardi, jeudi et samedi (début le 15 avril)

après-midi : 3h-5h, le lundi, mercredi et vendredi (début le 19 avril)

soir : 20h30-22h30, le lundi, mercredi et vendredi (début le 18 avril)

Français niveau avancé

matin : 8h-10h, le lundi, mercredi et vendredi (début le 14 avril)

soir : 20h30-22h30, le lundi, mercredi et vendredi (début le 21 avril)

58

Cours de chinois (réservés aux enfants âgés de 12 ans et moins)

Le mercredi 15h à 17h30 et le samedi de 17h30 à 20h

Cours d'arts plastiques

Le mercredi de 15h à 17h

Pour les élèves des collèges et lycées,

l'association propose un soutien scolaire gratuit pendant la période scolaire :

Les lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi et samedi de 17h30 à 19h30.

Inscriptions: du lundi au vendredi de 10h à 13h.

Adresse : 10 rue du buisson Saint-Louis, 75010 Paris

Métro ligne 11 : Belleville/Goncourt

Téléphone : 01 40 18 08 88

- > Pour les cours de français pour adultes, payer la totalité des frais d'inscription, par période de trois mois (72 heures).
- > Après inscription, distribution d'une carte de membre de l'association, nécessaire pour assister aux cours.
- > Les frais d'inscriptions pour trois mois de cours de français s'élèvent à 825 francs, manuels non compris.

L'association de soutien linguistique et culturel (ASLC) est soutenue par le Conseil Régional de Paris, la Mairie de Paris et le Ministère du travail et de la solidarité.

Tous les jeudis à 12h30, écoutez Radio-Wenzhou, sur 106.3 FM !

De 12h30 à 13h, programme en *wenzhouhua* ; de 13h à 13h30, programme en *putonghua*.

2. publicité pour les activités de l'été 2000

Cours de français

Français niveau débutant

matin : 8h-10h, le lundi, mercredi et vendredi (début le 17 juillet)

matin : 8h-10h, le mardi, jeudi et samedi (début le 11 juillet)

après-midi : 3h-5h, le mardi, jeudi et samedi (début le 8 juillet)

soir : 20h30-22h30, le lundi, mercredi et vendredi (début le 19 juillet)

soir : 20h30-22h30, le mardi, jeudi et samedi (début le 6 juillet)

Français niveau intermédiaire

matin : 8h-10h, le mardi, jeudi et samedi (début le 18 juillet)

après-midi : 3h-5h, le lundi, mercredi et vendredi (début le 7 août)

soir : 20h30-22h30, le lundi, mercredi et vendredi (début le 18 juillet)

Français niveau avancé

matin : 8h-10h, le lundi, mercredi et vendredi (début le 7 août)

soir : 20h30-22h30, le lundi, mercredi et vendredi (début le 17 juillet)

- > Pour les cours de français pour adultes, payer la totalité des frais d'inscription, par période de trois mois (72 heures).
- > Après inscription, distribution d'une carte de membre de l'association, nécessaire pour assister aux cours.
- > Les frais d'inscriptions pour trois mois de cours de français s'élèvent à 825 francs, manuels non compris.

Cours d'été 2000

Ces cours s'adressent spécifiquement aux personnes venant d'arriver en France, et à celles qui ont accompli au moins une année de scolarisation.

1. Pour les élèves venant d'arriver en France : cours de français, 6 heures par semaine.
2. Pour les élèves déjà scolarisés : trois niveaux (débutant, intermédiaire et avancé), 6 heures de cours par semaine, comprenant : français, histoire, géographie, anglais et sciences.

> Période de cours : du 1^{er} juillet au 31 août.

> Frais d'inscription : 500 F par personne

Inscriptions : du lundi au vendredi de 10h à 13h.

Adresse : 10 rue du buisson Saint-Louis, 75010 Paris

Métro ligne 11 : Belleville/Goncourt

Téléphone : 01 40 18 08 88

L'association de soutien linguistique et culturel (ASLC) est soutenue par le Conseil Régional de Paris, la Mairie de Paris et le Ministère du travail et de la solidarité.

Tous les jeudis à 12h30, écoutez Radio-Wenzhou, sur 106.3 FM !

De 12h30 à 13h, programme en *wenzhouhua* ; de 13h à 13h30, programme en *putonghua*.

Annexe 4. Carte politique de Chine et de Wenzhou



Source: CIA, http://www.lib.utexas.edu/maps/middle_east_and_asia/china_pol96.jpg



VI. Bibliographie

- Chen, Ping**, 1999, *Modern Chinese, History and Sociolinguistics*, CUP.
- Deprez, Christine**, 1994, *Les enfants bilingues. Langues et familles*, Paris: Didier.
- Dewitte, P.** (Dir.), 1999, *Immigration et Intégration, l'état des savoirs*, Paris: La Découverte.
- Ferguson, Charles A.**, 1959, *Diglossia*. *Word* 15(2), pp. 325-340.
- Fu, Guotong et Yin Zuoyan**, 1998, *Putonghua daoxue* [Étude guidée du chinois standard], Éditions Éducatives du Zhejiang.
- Gumperz, John J.** (Ed.), 1982, *Language and Social Identity*, CUP.
- Norman, Jerry**, 1988, *Chinese*, Cambridge Language Surveys, CUP.
- Ng, Yok-Soon** (Dir.), 1991, *Guide de la communauté chinoise en France, 1991-1992*, Éditions Les Cent Fleurs.
- Pairault, Thierry**, 1995, *L'intégration silencieuse: la petite entreprise chinoise en France*, l'Harmattan.
- Pan, Wuyun**, 1998, *Wenzhouhua yindang* [Documents sonores du parler de Wenzhou, (livre et cassette)], Éditions Éducatives de Shanghai.
- Poisson, Véronique**, 1996, *Les Chinois originaires de la province du Zhejiang en France – Introduction à un travail sur la diaspora du Zhejiang en Europe*, Mémoire de DEA en sciences sociales, EHESS.
- Saillard, Claire**, 2000, 'Nommer les langues en situation de plurilinguisme ou la revendication d'un statut (le cas de Taiwan)', *Langage et Société* n° 91, pp. 35-57.
- Saillard, Claire**, 2001, 'Le chinois mandarin entre véhicularisation et vernacularisation', *Mémoires de la Société Linguistique de Paris*, Nouvelle Série Vol. XX, pp. 121-134.
- Tang Ting-chi**, 1979, *Studies in Chinese syntax*, Taipei: Student Book Co., Ltd.
- Tavernier, Yves**, 1999, *Rapport d'information sur les moyens des services des visas*, N° 1803, enregistré à la présidence de l'Assemblée Nationale le 8 septembre 1999.
- Tribalat, Michèle**, 1996, *De l'immigration à l'assimilation, Enquête sur les populations d'origine étrangère en France*, Paris: La Découverte-INED.
- Trolliet, Pierre**, 1994, *La diaspora chinoise*, Que sais-je ?, PUF.
- T'sou, Ben K.**, 1983, 'Triglossie et réalignement sociolinguistique (première partie)'. *Contrastes* 6: p. 101-113.
- T'sou, Ben K.**, 1984, 'Triglossie et réalignement sociolinguistique (deuxième partie)'. *Contrastes* 8: p. 69-83.
- Tzen, Ming Daniel**, 2000, *Nomination des lieux en France par les Chinois de France, en mandarin*, Thèse de doctorat, Université Paris V-René Descartes.

Wan, Suk-Yi, 1998, *Les élèves chinois en classe d'initiation: Quel(s) rôle(s) pour l'enseignant(e)*, Mémoire de DEA, Université Paris 3.

Weinich, Alain, 1999, *Pratiques, attitudes et représentations langagières de familles sino-asiatiques d'un quartier chinois de Paris*, Mémoire de DEA, Université Paris 3.

Xiao, Hua, 1991, *Haiwai Huaren de Fenbu* [Les Chinois d'Outre-mer dans le monde], in **Ng** (Dir.), pp. 14-15.

You, Rujie et **Yang** Qianming, 1998, *Wenzhou fangyan cidian* [Dictionnaire du dialecte de Wenzhou], Éditions Éducatives de Suzhou.

Zheng, Li-Hua, 1995, *Les Chinois de Paris et leurs jeux de face*, Logiques Sociales, L'Harmattan.



Liberté • Égalité • Fraternité
RÉPUBLIQUE FRANÇAISE



Délégation générale
à la langue française
et aux langues de France

6 rue des Pyramides
75001 Paris
téléphone : 01 40 15 73 00
télécopie : 01 40 15 36 76
courriel : dglfif@culture.gouv.fr
www.dglf.culture.gouv.fr